



Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

Linee guida per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

- + *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.
- + *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.
- + *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.
- + *Fanne un uso legale* Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertarti di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Phil 487

Phil 487



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



DISCOURS DE LA CONNOISSANCE

Carmeli DES
B E S T E S.

¹⁶⁷³
Par le P. IGNACE GASTON PARDIES,
de la Compagnie de JESUS.



A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY,
Imprimeur du Roy, rue Saint Jacques,
aux Cicognes.

M. DC. LXXII.
Avec Privilege de Sa Majesté.

ALL

THE

OF



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE GUICHE,
VICE-ROY
DE NAVARRE.



ONSEIGNEVR,

*Tandis que vous estes occu-
pé à faire des préparatifs de*
ã iij

ÉPI TRE.

guerre , & que vous vous disposez à ces grandes expéditions qui tiennent l'Europe en attente , & qui font maintenant l'entretien ordinaire de tout le monde; j'ose bien vous présenter un Discours de Philosophie & de pure speculation. Ce dessein paroîtra peut-estre hors de saison à ceux qui ne vous connoissent pas entièrement , & qui ne considèrent en vous que ces qualitez héroïques , qui vous ont fait agir avec tant de courage dans les Armées , & avec tant de conduite dans vos Gouvernemens. Mais ceux qui connoîtront la grandeur surprenante de vostre esprit;

ÉPÎTRE.

cette étendue prodigieuse de con-
noissances ; cette facilité in-
croyable à pénétrer les Sciences
les plus profondes , ne trouve-
ront pas si étrange que je vous
offre un Livre , dont la ma-
tière fait aujourd'huy le sujet
des plus grandes contestations
des Philosophes ; & qui ser-
vant aux autres de sujet à
leurs plus sérieuses médita-
tions , sera pour vous un di-
vertissement , & vous pour-
ra donner quelque relasche dans
vos occupations plus importan-
tes. Vous y verrez, MON-
SEIGNEUR, une opinion
bien extraordinaire touchant la
nature des Bestes , auxquelles

à iij

ÉPI TRE.

on oste un avantage qui ne leur avoit jamais esté contesté. On les dégrade du rang qu'elles tenoient parmi les Estres au-dessus des Elemens & des Planètes : on les prive de tout sentiment : on ne veut pas mesme leur permettre de vivre : on souffre seulement qu'elles se remüent , & qu'elles fassent paroître au dehors quelques mouvemens semblables à ceux des montres & des horloges : En un mot , on les réduit toutes au rang des machines & des automates. Comme il n'appartient qu'à l'Homme seul de commander aux Animaux , selon la remarque d'un S. Pere ;

EPI T R E.

il n'appartient aussi qu' à luy
 seul de juger de leur Nature.
 Et je puis dire qu'en cette ren-
 contre, tous les hommes ne sont
 pas des Juges competens pour
 prononcer sur une affaire si dé-
 licate. Aussi voyons - nous que
 les Philosophes les plus éclai-
 rez de ce temps prennent cette
 affaire à cœur , & l'estiment
 digne de donner de l'employ à
 leur esprit. Un grand Prince
 des siècles passez, recommanda-
 ble par sa vertu , & par le ze-
 le qu'il avoit de rendre justice à
 tout le monde , crût bien don-
 ner un Arrest digne de sa gran-
 deur , lors qu'il prononça en
 faveur d'un vieux cheval , qui

Carolus
 Dux Ca-
 labr.
 V. Spond.
 an. 1328. ex
 Summont.

à v

E P I T R E.

*ayant esté abandonné dans sa
vieillesse par son Maistre , à
qui il avoit rendu de tres-no-
tables services dans la guerre ,
alla, je ne sçai par quel instinct ,
ou par quel accident , sonner
une cloche qui avoit esté mi-
se exprés à la porte du Palais ,
afin que tous ceux qui se sen-
toient maltraitez , la püssent
sonner pour se plaindre , &
pour demander justice. Il ne
s'agit pas ici de l'intérest
d'un cheval ; mais il y va
de la vie de tout ce qu'il y a
d'Animaux au monde. Et j'o-
se dire, MONSEIGNEUR,
que si vous daigniez vous mes-
ler de cette affaire , vous la*

EPITRE.

*pourriez bien - tost terminer.
Vous n'auriez qu'à prononcer,
QUE LES BESTES VIVENT;
vostre jugement seroit une Or-
donnance irrevocable ; & la
préjugé d'une personne si éclai-
rée & si pénétrante, feroit plus
d'impression sur les esprits , que
tout ce qui a esté allegué jus-
ques ici en faveur des Ani-
maux. Mais de quelque ma-
nière que vous preniez cette
affaire , & quelque jugement
que vous en fassiez , j'aurai
toujours la satisfaction que j'ay
prétendue , si je sçai que ce
petit Discours ne vous aura
point esté desagréable , & qu'il
vous aura donné quelque di-*

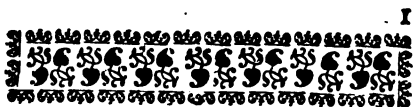
ÉPÎTRE.

vertissement. C'est l'unique
dessein que j'a'y eû en vous le
dédiant ; n'ayant pû trouver
d'autre moyen de vous donner
des marques publiques du desir
sincere que j'aurois de vous
plaire , & de me rendre di-
gne de toutes les bontez dont
vous m'honorez , & qui
m'obligeront toute ma vie
d'estre avec un tres - profond
respect ,

MONSIEUR,

Vostre tres - humble &
tres - obeïssant serviteur,
PARDIES.

DISCOURS



DISCOURS DE LA CONNOISSANCE DES BESTES.

LA contrariété des senti-
mens dans les choses qui
paroissent les plus évidentes,
est sans doute vne marque
des plus visibles de la foi-
blesse des hommes, & tout
à la fois de la force de leur
esprit. Ce ne sont pas seule-
ment quelques particuliers,
qui se laissant emporter par
leur imagination, ont dit
des choses extraordinaires

*I.
Qu'il s'est
toujours
trouvé des
Philosophes
qui ont eu
des senti-
mens fort
extraordi-
naires.*

A

2 *De la connoissance*

& surprenantes. Les sectes entières des Philosophes ont été divisées sur des sujets les plus clairs : & quoi-que de toutes parts il y ait eû de tres-grands hommes; ils ont eû des opinions autant éloignées les vnes des autres, qu'elles le sont toutes de ce que le sens commun semble nous avoir appris. Il ne faut pas penser que ç'ait été un jeu des Philosophes, qui aient voulu faire paroître de l'esprit à soutenir des choses qu'ils voioient bien eux-mêmes être contraires à la vérité. C'est tout de bon qu'ils ont crû ce qu'ils disoient, & nous voions encore aujourd'huy, que l'on se fait vne cruelle guerre; & que les uns traittent d'extravagant

& de ridicule, ce que les autres estiment tres-conforme au bon sens & à la raison. Il y a sans doute de leur part bien de l'esprit, d'avoir pû trouver des raisons pour soutenir des opinions si surprenantes ; mais il faut avouër aussi qu'il y a bien de la foiblesse de nôtre part, lors que les considerant avec vn esprit libre & desinteressé, nous avons de la peine à découvrir qui se trompe ; & c'est assurément le peu de lumière de nôtre esprit, qui ne nous permet pas de voir la verité où elle est, & qui nous la faisant voir de tous côtez où elle ne peut estre, nous fait juger qu'elle n'est nulle part, par la raison que nous la croions voir par tout.

A ij

4 *De la connoissance*

I I.

*Il y en a
eu qui dou-
toient de
tout, &
d'autres qui
ne doutoient
de rien.*

Il y en a qui ont dit que nous ne sçavions rien, & que le sage devoit douter de tout. D'autres au contraire ont assuré que nous sçavions tout, & que le sage ne devoit douter de rien. Peut-on imaginer des sentimens plus opposez entre eux, & tout ensemble plus contraires à nôtre propre experience? Et cependant les Académiciens & les Stoïciens en ont fait le capital de leurs sectes : & ils ont apporté de part & d'autre des preuves si belles, & si vrai-semblables, qu'il y a de la peine quand on les a ouïs à les condamner, & même à ne point juger qu'ils ont raison.

III.

*D'autres
en ont dit*

D'autres survenant là-dessus, & accordant aux vns que

nous avons quelques con-^{qu'on n'ap-}
noissances certaines & iné-^{prend rien}
branlables ; & aux autres,^{de nou-}
que nous en avons de dou-^{veau.}
teuses, & de chancelantes,
soutiennent néanmoins que
nous n'apprenons rien de
nouveau ; que la science n'est
qu'une Reminiscence, & que
dans le travail continuel de
notre étude, nous ne faisons
que nous rafraîchir la me-
moire des choses que nous
sçavions dès le premier mo-
ment de notre naissance. Et
ce sentiment, tout extraordi-
naire qu'il est, n'a pas laissé
de plaire à bien des gens, &
de trouver créance dans
l'esprit du grand S. Augu-
stin, qui en rapporte les rai-
sons, comme s'il en étoit
pleinement convaincu.

A iij

I V.

*Quelques-
uns pensent
que la Ter-
re est meüe.*

*Hæu tu, noli
nos impieta-
tu reos facere,
eo patio quo
Aristarch. pu-
tauit Cleant.
Samium vio-
lata religio-
nis à Gracis
debuisset postu-
lari, tanquam
universi Lares
Vestamque si
loco movisset:
quod is homo
conatus ea qua
in calo appa-
rent tutari
certis ratioci-
nationibus, po-
suisset calum
quiescere, Ter-
ram per obli-
quum evoluti
circulum, &
circa suum
versari inte-
rim axem.
Plutarch. de
facie Lunæ,
Interpr. Xy-
landro.*

Quelques-vns sont venu nous inquiéter dans nôtre repos ; & au lieu que nous pensions voir rouler le Soleil & les Etoilles , ils veulent que les Cieux soient immo- biles : & de cette masse de terre qui nous paroissoit si lourde & si inébranlable , ils en font vne piroüette , qui tournant incessamment sur son propre centre , nous em- porte avec vne rapidité prodigieuse. Ils nous di- sent que les Planettes sont des Terres , que la Ter- re est vne Planette : Er par vne espee de sacrilege , pour railler avec vn Ancien , en transportant la Terre , ils ont remüé les Dieux tutelaires de l'Vnivers , auxquels on ne devoit jamais toucher : Ils

ont enlevé la Déesse *Vesta*, qui ne devoit jamais changer de demeure ; & de paisible & solitaire qu'elle étoit, ils en ont fait vne éveillée & vne vagabonde.

Il seroit à souhaiter qu'il n'y eût que la Religion des Vestales d'intéressée dans l'entreprise de ces Philosophes, mais ils ne s'arrêtent pas là, & trouvant tout ce Monde trop petit pour y borner leurs conquêtes, ils en cherchent de nouveaux, & ils nous parlent du Monde de *Jupiter*, où ils mettent quatre Lunes. Et ce qui au commencement n'avoit été proposé par vn Astronome que pour vn songe, a été pris ensuite très-sérieusement par d'autres qui ont fait des Livres

Stat vi
Terra suâ,
vi stando
Vesta vocatur.

Ovid. Metam.

Μέρς ῥή

Ἑστία ἢ
Θεὰ ἢ οἷον
μὲν.

Plato in
Phæd.

V.

Que les
Planètes
sont autant
de Terres.

Simon.
Marii
Mundus
Jovialis.

Kepleri
Somnium
sive Astro-
nomia Lu-
nar.

8 *De la connoissance*

tous entiers *du Monde dans la Lune*, & on a pris le soin de nous faire vne description exacte des particularitez de ces nouveaux Mondes, de la durée de leurs jours, de la vicissitude de leurs saisons, & en vn mot, de tout ce qu'ils ont de remarquable.

*V I.
Et qu'il y
a plusieurs
Mondes.*

Mais leur curiosité, ou si j'ose ainsi parler, leur ambition, n'a pas encore été satisfaite; & comme s'ils avoient déjà assujetti à l'empire de leur Philosophie, tous ces mondes qui sont à la portée de nos yeux; ils vont encore chercher d'autres Mondes invisibles à conquerir, & ils nous font entendre qu'au-delà de tout ce grand Monde Solaire, qui en comprend pour le moins vne douzaine

de petits , il y a encore vne infinité d'autres Mondes qui ont tous leur Soleil , leurs Planettes, leurs Cieux, leurs Révolutions, & leurs Mondes particuliers : Et tout ceci qui semble d'abord plus tenir de la galanterie d'un faiseur de Romans, que de la pensée serieuse d'un Philosophe, a été receû avec vn applaudissement incroyable d'une infinité de personnes : On en a donné mille loüanges à l'Auteur : Aristoté & tous les Anciens ne font rien au prix de lui, & jamais peut-être Christophe Colomb n'a receû tant de benedictions du peuple , pour avoir découvert les mines de l'Amérique, que Monsieur des Cartes en a eû de ses Sectateurs,

A v

pour avoir enrichi la nouvelle Physique , par la découverte de tant de thresors inconnûs à l'Antiquité.

VII.
Sentiment
extraordi-
naire tou-
chant les
qualitez
sensibles.

Voici encore quelque chose de plus surprenant. Jusques-ici nos sens avoient été en possession de juger des choses sensibles ; leur jugement étant absolu, personne ne leur contestoit leur juridiction : & quand il s'agissoit de couleurs, de sons, de saveurs, & de choses semblables, on s'en rapportoit aux yeux , aux oreilles , & à la langue, & on ne croyoit pas qu'il pût y avoir en cela de la tromperie. Il y a même des Philosophes qui ne reconnoissent point d'autre règle pour juger infailliblement de la verité, & ils pen-

sent que nous n'avons jamais de plus grande certitude, que lors que tous nos sens conspirent à nous représenter la même chose. Quoi qu'il en soit de cette règle, il est certain qu'il n'y a rien de quoi nous fusions moins disposés à douter que des choses que nous, & tous les hommes avec nous, expérimentions par nos sens, depuis notre naissance. Ainsi nous n'avions pas le moindre doute, que la lumière que nous voyons ne fût répandue par le monde, que le son des paroles que nous entendons ne fût produit dans la bouche de celui qui parle, & qu'il ne fût porté par l'air, jusqu'à venir frapper nos oreilles : Nous croyions fermement qu'un diamant étoit

A vj

dur, que la neige étoit blanche, que le feu avoit de la chaleur. Mais on nous veut faire entendre que nous nous trompons en cela ; que ce n'est qu'une illusion de nos sens , & que par le préjugé de nôtre enfance, nous nous imaginons des couleurs , & des qualitez où elles ne sont point. Qu'en effet , il n'y a point de dureté dans le diamant, point de douceur dans le lait, ni de pesanteur dans les pierres : Que toutes ces choses sont dans nous-mêmes, & non pas dans les objets ; & qu'en un mot , tout ce que la Philosophie vulgaire appelle des *Qualitez sensibles* , ne sont nullement des accidens des corps, mais que ce sont des modes de nôtre

ame, c'est à dire, de veritables pensées, que nous avons à la rencontre des objets qui se presentent à nos sens. Ces Philosophes du commun sont donc bien loin de leur compte, quand ils se mettent tant en peine de sçavoir si la chaleur du feu est vne substance, ou vn accident. Ces gens-là ne l'entendent pas : La chaleur du feu n'est ni substance, ni accident, parce que la chaleur du feu est vne chimere qui ne fut jamais, que dans nos fausses imaginations, n'y aiant point d'autre chaleur que celle de nôtre ame. Après cela, je ne voi point sur quoi nous pourrons prendre nos assurances, puisque nous nous trompons si lourdement dans des choses

14 *De la connoissance*
qui nous paroissent si évidentes.

VIII.
Quelques-uns pensent que les Bestes sont de pures machines sans connoissance & sans sentiment.

Mais peut-on imaginer rien de plus plaisant, que ce que disent maintenant nos Philosophes touchant la nature des Bestes? A considérer la conduite admirable des animaux : le rapport & la proportion que toutes leurs actions ont avec vne fin : particulièrement lors qu'on fait réflexion sur ce qu'on dit des Singes & des Elephans ; certainement il y a de la peine à expliquer comment tout cela se peut faire sans quelque sorte d'intelligence qui soit dans l'ame de ces Animaux. Mais ces Messieurs, bien loin d'accorder la raison aux Bestes, leur refusent même la connoissance, & le

sentiment. Ils font vn jeu de Marionettes de tous ces mouvemens si reglez : Les Bestes , à leur avis, sont de petites Machines qui ne se remuënt que par ressorts. Le battement des arteres n'est pas plus vne marque de vie, que le battement d'une montre , & l'exactitude avec laquelle les Abeilles font ponctuellement leurs ouvrages, ne marque pas plus de connoissance que la régularité d'une aiguille , qui montre exactement les heures. Quelque empressement que nous remarquions dans vn Chien qui a perdu son maître, & quelque allegresse qu'il fasse paroître quand il l'a trouvé; ce Chien néanmoins n'a ni joye ni inquiétude, il ne con-

noît pas même son maître ;
aïant des yeux il ne le voit
pas ; & quoi qu'il obéisse à
sa voix, il ne sçauroit pour-
tant pas l'entendre : de sorte
qu'à la veüe de toutes ces al-
lées & venuës si inquiètes ,
de tous ces bonds , de ces
tressaillemens, & de ces ca-
resses; nous n'avons pas plus
de sujet d'attribuër au Chien
aucune veritable passion, qu'à
vne aiguille aimantée , qui
semble chercher avec em-
pressement son pole, & de-
meurer paisible & contente
quand elle l'a trouvé. De
même, disent-ils, quand vn
chien est blessé, il ne sent
point de douleur, & quel-
que pitoiables que soient
ses cris, ce n'est pourtant
qu'un bruit fait naturelle-

ment par la machine de son corps , qui ne marque pas plus de douleur ou de sentiment que le fait le bruit d'un tambour ou d'une charrette mal graissée. Ainsi on a grand tort d'accuser de cruauté ceux qui massacrent les animaux. A la vérité c'est grand dommage de gâter ainsi des machines si admirables ; mais après tout il n'y a pas en cela plus de cruauté qu'à déchirer un tableau de Raphaël , ou à briser impitoyablement une Antique. Aussi lors qu'après avoir frappé une Bête , elle se retourne & nous mord , si nous nous imaginons que c'est par colère & par vengeance ce qu'elle en fait , nous sommes aussi simples que ces bons

Herodot. Gnidiens, qui voulant percer
 l. i. leur Isthme, & se mettant
 Pausan. in déjà en devoir de piquer à
 Corinthia- coups de marteau le Roc qui
 cis. separe les deux mers, s'arrê-
 tèrent bien-tôt, voiant que
 les éclats leur en sautoient
 au visage, & crurent ferme-
 ment que le Rocher ne trou-
 voit pas bon leur dessein,
 qu'il étoit choqué de se fen-
 tir ainsi frappé, & que c'é-
 toit par vengeance qu'il leur
 vouloit crever les yeux; si-
 bien qu'ils allèrent consulter
 l'Oracle, pour apprendre le
 moyen d'appaiser vne pierre,
 qui assurément ne machinoit
 rien contre leur ruine.

I X. Mais si ces Philosophes ont
 D'autres refusé la connoissance aux
 au contrai- Bestes; Dieu merci il s'en
 re, accor- trouve d'autres qui l'accor-
 dent la donnent
 connoissan-

dent aux Plantes & aux Ele- ce aux
Plantes &
aux Ele-
mens.
mens. Et comme si la nature
vouloit se dédommager du
tort qu'on luy a fait en ce
siècle, de borner ses connois-
sances dans la seule espece
de l'homme, elle a fuscité
de nos jours des Philosophes,
qui ont assuré que les arbres
& les pierres connoissoient
veritablement ce qui est con-
venable à leur nature, & que
les corps les plus insensibles
n'agissoient dans leurs opéra-
tions que par l'usage, & par
la direction de leur propre
connoissance.

Comme j'ai dessein de X.
m'arrêter vn peu sur ce sujet, Pour bien
examiner
& de l'examiner, je ne veux cette opi-
nion, il en
faut consi-
dérer toutes
les raisons.
pas qu'on me fasse le repro-
che qu'on fait à ceux qui se
contentent de dire que ce

font des extravagances , & qui pensent avoir bien refuté vne opinion, quand ils ont dit qu'elle choque le bon sens. Je veux donc voir quelles peuvent être les raisons qui ont porté ces Philosophes à priver ainsi les Bestes de connoissance & de sentiment; & si l'on trouve ensuite que je ne suis pas de leur avis, peut-être jugera-t-on que ce n'est pas au moins faute d'avoir considéré leurs raisons , & j'espère que ces Messieurs ne me reprocheront point ce qu'ils nous disent ordinairement, que nous jugeons par prévention, que nous les condamnons sans les entendre, & que la préoccupation nous empêche de pénétrer les matières. Voici

donc , à mon avis , les raisons qui peuvent favoriser leur sentiment.

Il est certain que dans nous-mêmes il se fait plusieurs mouvemens, sans qu'il y intervienne du côté de notre ame aucune pensée. *Nous digérons les viandes sans y penser*, dit le sçavant Boëce; *nous respirons aussi dans le sommeil sans y prendre garde*. De sorte que selon la remarque de S. Gregoire de Nyse, * ces mouvemens qui ne procedent d'aucune sorte de pensée, ni d'aucun acte de la volonté, doivent dépendre de quelque autre cause ; sçavoir d'une certaine chaleur , & comme il avoit dit vn peu auparavant, de la machine du Corps. Ce que je dis de la digestion & de la

XI.

Les mouvemens naturels se font en nous sans con-
noissance.

Acceptas
efcas sine
cogitatione transi-
gimus in
somno spiritum du-
cimus ne-
scientes,
&c.

l. 2.
Consol.

pr. 11.

* De Opi-
fic. hom.

cap. 30.

22 *De la connoissance*

respiration, il le faut encore entendre de la palpitation du cœur, du battement des artères, de la distribution des esprits, & de tous les autres mouvemens qu'on appelle *naturels*, qui se font toujours en nous-mêmes, quand nous ne le voudrions pas. Ainsi nous pouvons dire que du moins pour de semblables mouvemens il ne faut point de connoissance dans les Animaux, & qu'une machine peut digerer, peut respirer, peut faire circuler le sang dans les veines, & enfin peut donner des marques de vie dans le battement des artères.

XII. Mais ce ne sont pas seulement les mouvemens naturels qui se font en nous, sans
Et même plusieurs
mouvemens

le secours de nos connoissances, ou de nos volontez : de ceux qu'on appelle volontaires. Il y en a encore vne infinité de ceux qu'on appelle *mouvements volontaires & spontanées*, qui se font aussi, ce semble, par la seule disposition de la machine du corps, sans que nôtre ame y contribuë aucune pensée. Si lors que nous pensons à tout autre chose l'on vient à nous appliquer à la main vn bouton de feu, nous la retirons incontinent avec vne tres-grande promptitude ; il ne faut point de délibération pour cela, nôtre volonté n'a que faire de commander ce mouvement, nôtre main s'est retirée devant que nous ayons seulement pensé à faire ce mouvement. De même, si

24 *De la connoissance*

quelqu'un avance un peu son
doit vers nos yeux ; nous les
clignons d'abord , & quand
même nous ferions une ré-
flexion particulière à tenir
ferme : que nous ferions as-
sûrez que celui qui fait ain-
si semblant de nous vouloir
crever les yeux est notre ami,
qu'il ne fait cela que pour
nous faire peur , ou même
pour essayer ce qui arriveroit ;
avec tout cela néanmoins
nous ne sçaurions nous em-
pêcher de fermer vîtement
les yeux toutes les fois que
cét ami avanceroit sa main ,
tant il est vrai que ce mou-
vement se fait sans qu'il soit
besoin d'aucune connois-
sance.

XIII. Il y a une infinité de ren-
Des mou- vemens que contres où ces mouvemens
spontanées

spontanées préviennent nos connoissances & nos volontez, quoi qu'ils se fassent si à propos pour le bien & pour la conservation de tout le corps, qu'on ne sçauroit jamais mieux les faire quand on y emploiroit tout le raisonnement possible. Mais il est bon de faire remarquer quelques mouvemens particuliers qui se font en nous, sans que nous y prenions garde. Aristote qui est l'homme du monde qui fait les plus belles réflexions sur les effets de la nature, remarque l'industrie merveilleuse qui paroît dans les animaux, lors qu'ils observent à la rigueur toutes les regles de la plus fine mécanique, pour se tenir toujours en équilibre, & s'empê-

nous faisons pour nous tenir, & nous empêcher de tomber.

B

cher de tomber. Si nous voulons nous baisser pour ramasser quelque chose à terre, nous retirons vne jambe en arrière, pour servir de contrepoids au reste du corps, qui se panche sur le devant. Si marchant sur vn endroit dangereux nous venons à glisser, nous élevons incontinent le bras opposé à l'endroit où nôtre corps a déjà pris sa pante pour tomber, & par ce moyen nous nous retenons, parce que ce bras ainsi élevé, éloigne son propre poids du milieu du corps où est le centre, & par cét éloignement il acquiert assez de force, pour contrebalancer le reste du corps qui pantoit de l'autre côté; comme nous voyons qu'un petit

poids suspendu loin du centre de la balance se tient en équilibre contre vn autre beaucoup plus grand qui seroit plus proche du centre. Aiez le plaisir de considérer les contorsions du corps, & les autres mouvemens que fait vn homme qui marche sur vne corde, ou sur vne poutre élevée. Et pour éviter tout danger, faites mettre vn chevron fort étroit à terre, sur lequel il faille passer sans tomber : vous verrez que la même chose, que l'industrie de ceux qui ont appris à danser sur la corde observe, lors qu'ils ont vne longue perche qu'ils portent d'vn côté ou de l'autre, suivant le besoin qu'ils ont de faire vn plus grand poids pour se

B ij

redresser ; vous verrez, dis-je, que la même industrie paroît en tous les hommes qui se servent de leurs deux bras comme d'un contrepoids & même de tout leur corps, qu'ils inclinent par des contorsions qui paroissent d'ailleurs ridicules, mais qui sont merveilleusement propres à faire l'équilibre , & à tenir toujours l'homme sur ses pieds.

XIV. Qui a appris à un enfant, ou à un païsan , ou au plus étourdy des hommes, que le poids éloigné du centre a plus de force ? Que le bras élevé pourra soutenir tout le poids du corps qui commence à tomber ? Que le centre de notre pesanteur doit toujours être droit au dessus de

Ces mouvemens là se font en nous sans connoissance.

nos pieds ? Et cependant les enfans & les idiots pratiquent toutes ces regles avec la même justesse que les plus habiles Philosophes. Toutes les réflexions que nous faisons sur les loix du mouvement & de l'équilibre sont inutiles dans la pratique ; & bien loin que ces connoissances nous puissent servir dans les occasions , elles nous seroient tres-nuisibles si nous voulions les employer ; étant certain que nous faisons mieux tous ces mouvemens, quand nous n'y pensons pas, que quand nous y pensons : & si dans ces rencontres où nous sommes sur le point de tomber , nous nous avisions de commander à nos bras les mouvemens que

nous jugerions les plus propres, & les plus justes, assurément nous serions par terre, tandis que nous délibérerions. Il faut donc avouër, que tout cela se fait en nous sans connoissance, ou que du moins la connoissance que nous en avons quelquefois par réflexion n'en est pas la cause, puisque ces mouvemens nous préviennent, & que toutes les pensées que nous avons pour lors, nous empêchent plus qu'elles ne nous aident. Si donc des mouvemens si reglez, si proportionnez au besoin, & si conformes aux loix de la plus sçavante Philosophie peuvent se faire si à propos dans les hommes sans aucune connoissance ; pourquoi veut-

on que les Bestes agissent par connoissance ? Et pourquoi n'avoûra-t-on pas avec nos Philosophes, qu'elles peuvent faire par la seule disposition de la machine de leurs corps, ce que nous faisons par vne semblable disposition du nôtre ?

A bien considérer ceci, peut-être ne trouvera-t-on rien dans les Bestes qui demande plus de connoissance que ces mouvemens mécaniques, qui nous entretiennent toujours dans l'équilibre. Voici néanmoins quelque chose, qui sans difficulté surpasse infiniment toutes les actions des Animaux. Il n'y a rien dans ce que font les Bestes qui puisse entrer en comparaison avec la parole. Je n'entens pas ici parler

XV.

Les mouvemens nécessaires pour former la parole se font sans connoissance.

B iij

32 *De la connoissance*

de l'institution des hommes, ni des pensées que les paroles font naistre : je parle seulement du son que nous formons diversement pour en faire toute la diversité des mots que nous prononçons. Nous sommes surpris quand nous faisons réflexion aux divers mouvemens qui sont nécessaires pour former la voix. Nous enflons premièrement nos poulmons pour les remplir de vent, puis en les pressant nous poussons l'air contre vn petit tuyau, qui a vne bouche à peu près semblable à celle des tuyaux à anche qui sont dans les orgues: cette petite bouche excitée par l'air qui sort du poulmon sonne, comme fait vne flûte.

te, mais avec vne tres-grande
diversité : Car comme à mesu-
re qu'on serre, ou qu'on élar-
git la languette des anches
des tuyaux, on fait des sons
plus bas ou plus hauts ; aussi
à mesure que cette petite
bouche de nôtre tuyau se
reserre ou s'entrouve, le son
se fait plus grave ou plus ai-
gu. De même en changeant
la disposition de l'ouverture
de ce même tuyau, nous imi-
tons tantôt le son clair d'un
flageolet, tantôt le bruit
énroué du nazard ; en un
mot, nous faisons tel son qu'il
nous plaît. De plus, ce
son encore informe, en pas-
sant par nôtre bouche, est
diversifié par le moyen de
la langue, des dents, & des
lèvres ; & c'est vne chose pro-

B v

digieuse, de voir comme
quoi nous poussons quelque-
fois la voix tout droit tenant
la bouche ouverte ; quelque-
fois nous la retenons comme
enfermée, pour la faire sortir
tout d'un coup à la première
ouverture des lèvres ; tantôt
nous élevons la langue vers
le palais d'enhaut ; tantôt
nous la poussons contre les
dents ; d'autres fois nous la re-
plions en dedans , ou bien
nous la creusons comme un
canal : enfin, il y a une infi-
nité de mouvemens , que
nous pratiquons en parlant,
qui sont tous si justes, si di-
versifiez, & si proportionnez
à l'effet qui doit s'en ensui-
vre , qu'il n'y a peut-être
rien dans la nature de plus
admirable. Cependant tout

cela se fait sans y penser. Un Orateur commence son discours, & le poursuit jusqu'à la fin, sans jamais faire réflexion qu'il remuë la langue, ou qu'il parle. On ne s'avise point de considérer comme il faut serrer les dents, ou fermer les lèvres pour prononcer les mots. Quand nous y voudrions penser, nous n'en parlerions pas mieux, ni sans doute si bien, & toutes ces pensées, & ces réflexions que nous ferions pour bien disposer les organes de la parole, nous empêcheroient de parler. Et après cela, on veut que les Bestes connoissent ce qu'elles font? Et parce qu'elles agissent à propos dans les rencontres, nous jugeons qu'elles ont de la connoissan-

ce. Quoi donc, pourront dire nos Philosophes, vn homme parle sans connoissance, & vn chien ne sçauroit japper sans connoissance? Toutes les pensées sont inutiles dans nous-mêmes pour l'exécution de tous ces mouvemens si merveilleux, & les pensées seront nécessaires dans les Bêtes pour des mouvemens qui ne sont pas à beaucoup près si admirables?

XVI.
*La pensée
 n'est pas
 nécessaire
 pour parler,
 mais seule-
 ment pour
 vouloir
 parler.*

On dira peut-être que si la pensée n'est pas nécessaire dans l'exécution même de ces mouvemens qui forment la voix, elle l'est néanmoins dans la résolution que nous prenons de parler. En effet, nous parlons quand nous voulons, & de la façon que nous voulons ; nous ne le faisons

point sans nous déterminer à le faire, & il est impossible de se déterminer sans connoissance ; ainsi la connoissance est toujours nécessaire pour parler, & le son des paroles suivies, fera vne marque infaillible des pensées qui sont dans les hommes. Or nous voyons que les Bestes agissent à peu près par de semblables principes ; si elles n'agissent pas avec vne pleine liberté, elles agissent du moins avec cette indépendance, que l'on appelle *Spontanéité* ; & quoi qu'elles ne délibèrent pas, elles ne laissent pas de se déterminer. Mais l'on peut répondre que si l'exécution de tous ces mouvemens peut se faire même dans nous sans con-

noissance, & que les pensées ne soient nécessaires que pour résoudre, & pour commander ; il faut avouer que tout ce que nous voyons dans les Bestes, peut se faire sans connoissance, puis que nous ne voyons en elles que la pure exécution des mouvemens, sans que nous les ayons jamais consultées, pour sçavoir par quels motifs elles se déterminent ainsi volontairement à agir. Je ne veux pas m'arrêter ici à faire voir que les Bestes ne veulent point, & ne se déterminent point elles-mêmes, & qu'elles n'agissent que par la détermination des objets extérieurs, selon la disposition intérieure de leurs organes : on parlera vn peu plus bas

de ceci ; mais cependant c'est beaucoup , si l'on a montré que du moins tout ce que nous voions dans les Bestes peut être pratiqué , sans que dans l'exécution il y ait aucune perception , ou aucune connoissance ; puis que les Bestes ne font rien qui puisse entrer en comparaison avec les mouvemens nécessaires à la parole des hommes , qu'ils font néanmoins pour la plupart sans en avoir la moindre connoissance.

Considérons maintenant quelque chose de ce que nous pratiquons par le moyen de l'art , & nous verrons encore des mouvemens admirables que nous faisons sans qu'il soit besoin de connoissance. Quelle industrie,

XVII.

*Qu'on
chante &
qu'on joue
du Luth
sans y pen-
ser.*

ou plûtost quelle science, quelle réflexion & quel raisonnement, ne semble-t-il pas qu'il y ait dans vn homme qui jouë du Luth avec justesse? Combien de divers mouvemens sont nécessaires pour cela? Après avoir monté toutes les cordes sur leur propre ton, il faut mettre en action tous les doigts des deux mains; il faut que ceux de la droite s'accordent avec ceux de la gauche, & que tandis que les vns pincent les cordes, les autres s'appliquent sur les touches, pour y diversifier les sons par vne infinité de différentes manières. Il faut qu'après qu'un doigt a frappé vne corde, il en frappe encore vne autre, qui doit être choisie seule

entre toutes : il faut que tandis que deux doigts sont occupez à faire les plus hautes parties , vn troisiéme étant pour ainsi dire d'intelligence avec les autres , fasse la basse. Peut-on rien voir d'approchant dans les actions des Animaux ? Il est vrai qu'il y a du plaisir à entendre au Printemps le Rossignol , & j'avouë que ces fredons entrecoupez ont bien des charmes. Mais après tout , qu'est-ce , en comparaison de ces passages si agréables du Luth , de ces chûtes qui surprennent tout-à-fait l'auditeur , de ces tons diminuëz , & de ces dissonances mêmes , qui étant employées à propos , plaisent d'autant plus , qu'elles auroient été desagréables en

d'autres rencontres ? Les Poëtes ont beau dire que le chant des oiseaux surpasse infiniment toutes nos plus belles symphonies ; qu'un seul Rossignol vaut mieux que tout un cœur de voix humaines ; que ses accords sont incomparablement plus charmans : Si toutes ces expressions sont belles , elles ne sont point vraies ; & il y a toujours autant de différence entre le gasouillement d'un oiseau , & le concert d'un Luth , qu'il y en a entre le discours d'un Orateur , & le babil d'un Perroquet. Et néanmoins n'est-il pas vrai qu'on joue très-souvent sans y faire réflexion , & que par la seule habitude on repete des pièces les mieux concertées, sans sça-

voir ce qu'on fait, & sans avoir
seulement la pensée qu'on
a vn Luth entre les mains ?
Pourquoi donc les oiseaux ne
pourroient-ils point chanter
sans y penser, & que sera-t-il
besoin de connoissance dans
les Animaux, pour des actions
qui sont infiniment plus sim-
ples que ces mouvemens d'un
Musicien, qui les fait tous
sans aucune connoissance ?

On dira sans doute qu'il y a ici vne *connoissance virtuelle*, qui provient des connoissances actuelles qu'on a eû lors qu'on apprenoit la Musique, & qu'on se formoit l'habitude de jouer : & qu'ainsi ce jeu concerté est toujours vne marque indubitable, que celui qui joue a en soi la faculté de connoître. Je n'ai gar-

XVIII.
Ce que c'est
que con-
noissance
virtuelle.

de d'approuver ici le procédé de ceux qui se plaignent continuellement qu'on les veut payer de mots qui ne signifient rien ; qu'ils ne savent ce que c'est que connoissance virtuelle, & qu'ils n'entendent point toutes ces distinctions de l'Ecole. Pour ne pas me plaindre moi-même de l'injustice de ce procédé, & pour me tenir dans mon sujet, je dis, qu'il est fort aisé d'entendre le sens de ces mots de *connoissance virtuelle*, & il n'y a que la préoccupation de ceux qui ne peuvent souffrir l'ancienne Philosophie, qui les empêche de voir qu'il n'y a rien de plus vrai, & qu'en effet il y a vne connoissance virtuelle dans celui qui jouë du

Luth sans y penser. Mais par cela même il semble qu'on peut prouver qu'il n'y a dans les Bestes aucune connoissance. Car remarquez que quand on dit qu'il y a ici quelque connoissance virtuelle, cela veut dire qu'en effet il n'y a aucune connoissance, mais qu'il y a quelque chose qui vaut autant que la connoissance ; sçavoir l'habitude que l'on s'est acquise par le soin, & par les connoissances précédentes. Si donc ces mouvemens si reglez peuvent se faire dans les hommes, sans vne connoissance actuelle, & par la seule habitude ou disposition que les organes se sont faite : N'est-il pas visible que les mouvemens

46. *De la connoissance.*

des Animaux se peuvent faire aussi sans aucune connoissance actuelle, & par la seule disposition des organes, qui supplée à la connoissance ? Et qu'on ne dise point non plus que cette disposition des organes s'est faite par le moien de diverses connoissances qui ont précédé : car il est bien vrai que cela se fait ainsi dans le cours ordinaire, & qu'on ne se forme l'habitude de joüer juste, que par vne longue application ; mais aussi il est certain qu'une semblable habitude n'a de soi nulle dépendance necessaire des pensées. N'y a-t-il pas des habitudes infuses ? Dieu ne peut-il pas mettre dans nos membres cette même qualité, que les

soins d'un maître, & un grand exercice produisent en nous ? Il le peut sans doute, & c'est ainsi qu'il en a usé à l'égard des Apôtres, & même de plusieurs autres Saints, qui sans aucune étude arrivant en un pays barbare, y parloient la langue du pays, avec autant de facilité, & avec la même exactitude, que si c'eût été leur langue naturelle.

Or cette sorte d'habitude, dont nous parlons maintenant, n'est point au fond d'une nature différente de ce que nous appelons disposition des organes, & nous pouvons dire que l'habitude est une disposition artificielle, que nous acquérons par nos soins, comme la disposition est une habitude natu-

XIX.

*Ce que c'est
qu'une habitude
de & disposition.*

relle que nous avons dès nôtre enfance. Si donc , poursuivent nos Philosophes, il n'y a point de doute que Dieu ne puisse former en nous de ces sortes d'habitudes, qui disposent nos membres à faire avec facilité ces mouvemens reglez & extraordinaires; & si d'ailleurs ces mêmes habitudes peuvent être réduites en pratique sans aucune connoissance actuelle , comme nous avons dit: Pourquoi Dieu ne pourroit-il pas mettre dans les organes des Bêtes toutes les dispositions nécessaires à faire les mouvemens convenables à leur nature , & pourquoi ces mêmes dispositions ne pourroient-elles pas se réduire en pratique sans connoissance ?

Puif-

Puisque nous avons fait mention du pouvoir de Dieu, il est bon de rapporter tout de suite vn discours de nos Philosophes qui fondent vne raison particulière sur ce pouvoir infini. Voudroit-on soutenir, disent-ils, que Dieu avec sa Toute puissance ne sçau- roit faire vne machine semblable à vne Beste ? Un Ingenieur de l'Antiquité fit vne statue de Memnon au haut d'vne montagne, qui ne man- quoit pas de chanter au Soleil levant : Un autre fit vn Pigeon artificiel, qui voloit en l'air. Et afin qu'on ne pense point que ce sont des fables, on a fait de nos temps ces mêmes choses, & l'on voit dans des grottes des gentilleses bien plus spirituelles; vn Satyre qui jouë de

XX.

*Que Dieu
peut faire
vne ma-
chine sem-
blable à
vne Beste.*

V. Kirch.

Ædip. to.

2. claf. 8.

cap. 3.

C

la flûte sur vn rocher , tandis que la Nymphé Echo, tirant la teste hors d'une caverne opposée, écoute avec grande attention , & repete en suite fort doucement tout le concert. Une assemblée de petits oiseaux qui demeurent fort paisibles, tandis qu'un certain Duc demeure caché; mais si-tôt que celui-ci se montre, tous ces oiseaux se mettent à criailler ensemble, avec un si grand tintamarre, qu'on ne sçait s'ils prétendent se môquer, ou si tout de bon ils sont en colère. On n'auroit jamais fait, si l'on vouloit raconter les merveilles de ces sortes d'artifices, où l'art imite les actions des animaux. Il est vrai qu'à comparer toutes ces machines avec les Bestes, on y trou-

ve vne différence infinie, & que tous ces petits mouvemens qui se font ainsi par ressorts sont bien bornez, & bien grossiers, en comparaison de cette subtilité, & de cette diversité prodigieuse, qui se voit dans les actions du plus petit des animaux. Mais ne conte-t-on pour rien la sagesse & l'industrie de Dieu? Nous demeurons d'accord, ajoutent-ils, que la différence de ces machines de l'art & de la nature soit grande, mais la différence des ouvriers l'est encore davantage; & si des ouvriers aussi ignorans que le sont les hommes, qui exécutent avec tant de peine, ont néanmoins assez d'adresse pour faire ces machines qui nous surprennent, & qui imitent

C ij

si bien quelques mouvemens des Animaux ; cét ouvrier qui a vne intelligence infinie , & qui exécute par ses seules idées tout ce qu'il lui plaît , ne pourra pas faire ces machines qui imitent entout les mouvemens d'une Beste : Certainement ce seroit avoir vne idée trop basse de la sagesse, & de la puissance de Dieu.

XXI.
Dans toutes ses parties extérieures & intérieures.

Mais encore pour venir au détail des choses, voyons du moins ce que nous pouvons aisément concevoir que Dieu pourroit faire. Premièrement, il peut sans difficulté faire vne machine qui ressemble entièrement à vn Chien, non seulement au dehors , mais encore au dedans , en sorte qu'à comparer simplement le corps d'un véritable Chien

avec celui de cette machine, sans avoir égard à leurs fonctions, ni à leurs mouvemens, on n'y sçauroit trouver aucune différence; l'un & l'autre auroient la même figure extérieure, ils seroient tous deux couverts de peau & de poil de même couleur. En les ouvrant tous deux, on les trouveroit composez de diverses parties, les vnes dures & blanches comme les os, les autres molles & rouges comme la chair. On y verroit des vaisseaux, comme si c'étoient des veines & des artères; en un mot, ces deux corps seroient entièrement semblables. Jusques-là il ne faut point d'ame ni de connoissance.

En deuxième lieu, Dieu ^{XXII.}
peut remplir de sang toutes ^{Que le} _{sang de cette}
C iiij

*machine
peut être
échauffé.*

54 *De la connoissance*

les veines & les artères de cette machine, & y mettre tous les esprits & les autres liqueurs toutes semblables à celles d'un Chien; & en suite il peut donner au cœur, & à tout le sang, un certain degré de chaleur, puisque la chaleur n'est pas une propriété essentielle de l'ame & de la vie, & que nous voyons plusieurs choses insensibles & inanimées qui entretiennent une très-grande chaleur. Tout cela peut être sans ame, & sans connoissance.

XXIII.

*Que le
cœur & les
artères bat-
tent regu-
lièrement
comme dans
les Ani-
maux.*

En troisième lieu, le cœur de cette machine auroit par la disposition de ses fibres, ou si vous voulez, par l'activité des esprits qui le remplissent, ce cœur, dis-je, auroit la faculté de se dilater, &

de se resserrer , comme nous voyons que le cœur arraché d'un véritable Chien ne laisse pas de battre régulièrement pendant long temps, quoi que pour lors on ne voudroit pas dire que ce cœur eût une ame & de la connoissance. Or suppose que le cœur de cette machine palpitaît ainsi en se dilatant & en se retressissant, il faudroit de nécessité absolüe que le sang passât du ventricule droit du cœur au poulmon, que du poulmon il revint au ventricule gauche du cœur ; que de là il sortît par l'Aorte ou la grande artere , qu'il se repandît par toutes les parties du corps, qu'il se philtrât dans les chairs, qu'il se ramassât dans les veines, & qu'il retournât enfin

C iiij

dans le cœur. Tout cela devroit suivre du mouvement du cœur, par la même nécessité qui fait le mouvement des eaux dans les machines hydrauliques, ou celui de l'air dans les soufflets. Ainsi la circulation du sang se feroit dans cette machine, les arteres battraient, le pouls en seroit réglé, & tout cela sans ame & sans connoissance.

XXIV. *Que le sang circulera & se philtrera dans les diverses parties du corps de la machine.* En quatrième lieu, tandis que le sang échauffé circuleroit ainsi dans le corps, il faudroit que passant par divers endroits il se philtrast diversément, & qu'il se fît diverses sortes de séparation: car toutes les parties charneuses du corps, sont autant de diverses sortes de tamis ou de passoirs différens, où les pores étant de

certaines figures déterminées, laissent passer les particules du sang, qui se trouvent conformes à ces ouvertures. Ainsi le Foye separe la bile, & laisse retourner au cœur le reste du sang : les serositez sont séparées dans les reins, la melancholie dans la ratte, & ce qu'on appelle Esprits dans le cerveau.

Il faudroit donc que le sang le plus impetueux sortant immediatement du cœur, montast tout droit par l'artere carotide dans la tête, qu'il se disperfast par vne infinité de petites branches dans la substance du cerveau ; que ce qu'il y auroit de plus subtil transpirast & se ramassast dans les cavitez du cerveau comme dans des reservoirs, d'où

XXV.

Les Esprits se formeront dans le cerveau, & se disperseront dans tous les muscles.

C v

se feroit la distribution des esprits par le conduit des nerfs qui se répandroient par tout le corps, comme autant de petits tuyaux, dont l'origine seroit dans ces mêmes cavitez. Ainsi tous ces esprits étant portez par tout, ils devroient aussi étendre vniformement tous les nerfs avec tous les muscles, & tenir par consequent toute cette machine tenduë, & en état de consistance. Mais si par quelque sorte d'accident quelques ouvertures de ces petits nerfs qui aboutissent au cerveau, venoient à s'ouvrir plus qu'à l'ordinaire, & que par cette plus grande ouverture il se fît vn écoulement d'esprits en plus grande abondance; ne faudroit-il pas que le muscle où se fe-

roit cette inondation d'esprits, s'enflât pour les contenir , & en s'enflant ne faudroit - il pas qu'il se retrefsît , & en se retressissant ne faudroit-il pas qu'il tirât vn os , à l'extrémité duquel ce muscle se trouve attaché ; en vn mot, ne faudroit-il pas que tout ce membre se remüât ? Tout cela assurément se feroit par la nécessité des loix de la mécanique , & il ne faudroit point pour cela ni d'ame ni de connoissance.

Faut-il donc s'étonner, disent maintenant nos Philosophes, si vn Chien qu'on effraie tout d'un coup par quelque bruit surprenant, fremit premièrement , & puis s'enfuit : puisque la même chose arriveroit à cette machine

XXVI.
Cette machine se mouvroit d'elle-même comme un animal.

C vj

ainsi préparée? Cette soudaine agitation de l'air venant à battre tout d'un coup les oreilles de la machine, émouvrait les petits nerfs qui servent à l'ouïe : ces nerfs ainsi agitez porteroient leur émotion jusque dans le cerveau ; dans cette émotion surprenante les ouvertures en seroient relâchées , par où les esprits qui estant renfermez, & extrêmement presséz, cherchant toujours issue, s'échapperoient avec violence : D'où suivroit ce fremissement, qui secouëroit tout d'un coup tout le corps de la machine. Mais cette même agitation causée dans le cerveau par les petits nerfs de l'ouïe ouvriroit sans doute quelques nerfs particuliers, & en formeroit d'autres

suivant la disposition de la machine même : ainsi il faudroit que quelques muscles s'enflaissent, & que quelques autres s'allongeaient; & la disposition de la machine pourroit avoir esté faite avec telle industrie, que ces passages qui s'ouvreroient ainsi, & ceux qui se fermeroient, seroient justement ceux qu'il faut pour faire le mouvement des jambes, & la fuite.

Il est vrai que nous avons bien de la peine à comprendre le détail de tous ces petits ressorts, & toute la liaison qui fait la suite de ces mouvemens si divers; mais il ne faut pas s'en étonner. Ceux qui ne sont pas Horlogers ne sçauroient comprendre tout l'attirail qui est nécessaire pour

XXVII.
La difficulté
que nous
avons de
comprendre
en détailles
ressorts de
cette machi-
ne, n'em-
pêche pas
qu'ils ne
puissent
être.

faire vne Montre ; on sçait bien en général , que tout le mouvement de l'aiguille se fait par le moyen de certaines petites rouës qui s'engrangent les vnes dans les autres , qui sont toutes poussées par le ressort du tambour , & tempérées par le ballancier : mais de sçavoir maintenant quelles sont ces rouës , quel est le nombre de leurs dens , quelle liaison elles ont entre elles ; c'est ce que peu de personnes sçavent , & il y a assurément là-dedans bien des pièces , dont l'usage , & la composition n'est connue que des maîtres. On peut dire la même chose de la machine du corps des Animaux. D'expliquer la liaison & la dépendance de tous ces petits ressorts , ou

quelle est la disposition particulière de toutes les fibres qui font que les esprits s'écoulent plutôt dans vn muscle que dans vn autre, & que cela se fasse toujours si à propos ; que la presence d'un objet nuisible détermine à fuir, à japper, à crier ; & au contraire, la presence d'un objet convenable détermine à s'approcher, à sautiller, à caresser : tout cela assurément nous passe, & il n'appartient qu'à ce divin Ouvrier d'avoir la connoissance de tant de differens ressorts, & d'une liaison si admirable de tant de diverses parties. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de concevoir que sans doute ces mouvemens se font ainsi par la détermination des ob-

jets extérieurs, qui émeuvent premièrement les nerfs, qui vont aboutir aux yeux, aux oreilles, ou aux autres sens extérieurs, & qu'en suite ces nerfs ainsi émeûs en émeuvent d'autres, soit en ouvrant quelques - vns, soit en fermant quelques autres, & que les esprits s'écoulent tels qu'il faut pour faire le mouvement de fuite ou d'approche, suivant l'avantage de la machine. Voilà tout ce que nous pouvons dire, sçavoir que Dieu peut faire des ressorts disposez en telle sorte, que tous ces mouvemens s'en ensuivent.

XXVIII. Et il faut bien que Dieu
Tous ces res- puisse faire vne telle disposi-
sors sont en tion, puis qu'en effet il l'a fai-
effet dans te ainsi, & que nous experi-
les Ani-
maux.

mentons en nous-mêmes, que sans le vouloir, & sans y penser, nous faisons ces mêmes mouvemens; & qu'ainsi il faut bien que la machine de nôtre corps soit tellement disposée, qu'à cette agitation de l'air qui frappe tout d'un coup nos oreilles, il se fasse vne certaine émotion dans nostre cerveau; que dans cette émotion vne éruption soudaine d'esprits nous secouë, & nous fasse fremir, & ensuite que de certains nerfs s'ouvrent, & que d'autres se ferment, pour laisser couler les esprits dans les muscles qui font ce mouvement des jambes, par le moyen duquel nous nous retirons de ce lieu où il y a danger. Tout cela, disent-ils, se faisant en nous sans la déter-

mination de nostre ame, & sans nostre connoissance, il faut nécessairement qu'il se pratique par les loix de la mécanique, & par la disposition de la machine même. Ne semble-t-il donc pas bien évident que Dieu peut faire vne machine qui donnera toutes les marques de vie dans la palpitation du cœur, dans le battement des arteres, dans la circulation du sang, & qui de plus marchera, qui jappera, qui mangera, & qui se nourrira comme vn Chien? Qu'est-il donc besoin d'ame & de connoissance?

XXIX.
*Si cette machine pour-
 roit être appelée un
 Animal.*

On dira sans doute à tout ceci, que si Dieu peut faire cette machine qui se meuve ainsi par ressorts, ce ne sera pas vn Animal, puis qu'un

Animal n'est pas ce qui se meut, ou qui fait du bruit, ce que peut faire vne machine; mais qu'il est de la nature de l'Animal de sentir, & de faire tous les mouvemens par vn principe vital & interieur, qui ait la faculté d'appercevoir & de sentir, ce qui ne convient pas à la machine. Mais nos Philosophes répondent que c'est dequoi l'on dispute, sçavoir s'il est de la nature de ceux des Animaux, qui n'ont point vne ame spirituelle, de sentir & d'appercevoir, & ils prétendent que non; & qu'en effet tout ce que nous remarquons dans les Bestes, ne sont que des mouvemens corporels, qui se peuvent faire par vne machine : de sorte que de dire que ces mouvemens pro-

cedent immédiatement d'un principe qui sent & qui apperçoit , c'est deviner , puisque d'ailleurs nous ne pénétrons pas dans le secret du cœur des Bestes , pour en connoître les pensées & les prétentions. Ainsi à juger par les dehors , qui est l'unique voie de connoître la nature des Bestes , ils concluent que les Bestes sont de pures machines , puisque tous ces dehors peuvent être sans ame & sans sentiment.

XXX.
Que les
Bestes ne
peuvent
avoir une
ame capa-
ble de con-
naissance.

Bien plus , ils prétendent non seulement qu'il n'est pas nécessaire de donner aux Bestes une ame capable d'appercevoir & de sentir , pour faire leurs mouvemens , mais même qu'il est impossible qu'elles agissent de la sorte , & qu'à moins qu'on leur ac-

corde des ames toutes spirituelles comme l'ame de l'homme, il n'est pas possible qu'elles sentent, ou qu'elles connoissent. En voici les raisons, qui ne semblent pas trop méprisables.

Si vn Animal a vne ame qui ait la faculté de sentir & d'appercevoir, il faut que cette ame soit répandue par tout le corps en telle sorte, que le même principe qui voit soit aussi le même que celui qui entend; que le même principe qui sent au pied, soit le même que celui qui sent à la tête & à toutes les autres parties du corps; que celui qui sent de la douleur, soit encore le même que celui qui vn peu auparavant sentoît peut-être du plaisir. En vn mot, il faut

XXXI.
Le principe
du senti-
ment doit
être Un in-
divisible-
ment.

que ce Principe soit *Vn*, qu'il fasse indivisiblement toutes ces fonctions, & qu'il apperçoive tous ces divers sentimens, dans toutes les diverses parties du corps. Il est impossible de concevoir vn principe sensitif, si nous ne le concevons ainsi unique ; & l'experience de ce que nous sentons en nous-mêmes, nous fait clairement entendre que c'est par le même principe que nous faisons nos fonctions : & quoi que nos organes soient divers, ce qui les anime n'est qu'une même chose, en sorte que si nous voyons par les yeux, si nous entendons par les oreilles, si nous sentons diverses émotions du corps, ce *Nous* qui apperçoit en voyant par

les yeux, c'est absolument le même qui apperçoit en entendant par les oreilles, ou qui sent toutes ces différentes émotions du corps.

Nos Philosophes mettent donc comme vne chose indubitable, que si les Bestes ont la faculté de sentir & d'appercevoir, il faut que dans chacune il y ait vn principe, qui étant vnique, soit le même qui sente, & qui apperçoive toutes les différentes émotions des diverses parties du corps. Or il n'est pas possible que cela soit, à moins que ce principe ne soit vne substance spirituelle, & vne ame raisonnable; & c'est ainsi que S. Gregoire de Nyse prouve l'existence de nôtre ame. Voici comme il parle au chap.

XXXII.
Et par conséquent ce ne peut être qu'une ame spirituelle.

10. de l'Ouvrage de l'homme. Comme le Toucher, dit-il, est un sens particulier, l'O-dorat un autre, & que tous les autres sens sont si différens entre eux, qu'ils n'ont rien de semblable : que cependant la faculté d'appercevoir est la même qui est présente à tous : il faut absolument croire que cette faculté d'appercevoir est quelque chose de différente nature que n'est pas le corps ; ou autrement, il faudroit dire qu'une chose simple & unique, seroit composée de diverses choses.

XXXIII. Vous direz que ce principe sensitif des Bestes peut résider en quelque endroit particulier du corps, & que de là où tous les organes des sens vont aboutir, & où se fait le sens commun, ce
princi-

Le principe de sentiment ne pourroit résider dans les Bestes en quelque endroit particulier.

principe peut appercevoir tout ce qui se passe dans le reste du corps , comme fait vne aragnée au centre de sa toile , où tous les filets qui traversent vont aboutir : ou bien encore comme l'on dit que nôtre ame a son siège principal en quelque endroit particulier, où elle fait toutes ses fonctions, d'où elle donne tous ses ordres, & où enfin tous les sens extérieurs & toutes les parties du corps envoient, pour ainsi dire, luy rendre compte de tout ce qui se passe.

Mais il y aura bien de la peine à soutenir cela : car si l'ame des Bestes résidoit en quelque endroit particulier , ce seroit sans doute dans le cerveau, comme veulent la plupart des

XXXIV.

Il ne peut être dans la teste.

D

Modernes ; ou dans le cœur ,
comme vouloit Aristote. Mais
ce ne peut être ni dans l'un ni
dans l'autre : Car nous voions
qu'après que la teste a été cou-
pée à un Animal , & après que
le cœur luy a été arraché ,
le reste de son corps ne
laisse pas de vivre encore
quelque temps , & de donner
les mêmes marques de senti-
ment. J'ai gardé plus d'un
mois durant une sorte de
Haneton , après lui avoir
coupé la teste , qui vivoit
néanmoins pendant tout ce
temps-là ; & quand on ve-
noit à le toucher , ou à le pi-
quer , il s'agitoit , il remuoit
ses ailes , & il voloit com-
me s'il eût été tout entier.
Les Canes & les Ourdes vi-
vent aussi quelque temps sans

testé : les Animaux même les plus parfaits font encore quelques mouvemens après qu'on leur a coupé la teste. Mais pour nous arrêter à ce que j'ai dit du Haneton, toutes ces agitations marquent bien qu'elles peuvent être sans aucun principe qui sente & qui apperçoive, ou que du moins ce principe ne résidoit pas dans sa teste, puisque cet Animal ainsi mutilé donne les mêmes signes de vie, & de sentiment qu'auparavant.

De même, on ne peut pas dire que ce principe réside dans le cœur : car il est certain que les Animaux les plus parfaits ne laissent pas de vivre après avoir eû le cœur arraché. Galien raconte qu'on a veû souvent

xxxv.
Ni dans le cœur.

Lib. 2. de Hippocr.
De cr. c. 4

D ij

dans les temples des Brebis & d'autres victimes, qui après avoir eû la poictrine ouverte, & le cœur arraché, s'échappoient d'entre les mains des Sacrificateurs, & couroient, jettant des cris fort pitoyables. C'est vne chose ordinaire, que j'ai vû moi-même plusieurs fois en faisant des anatomies de chiens vivans, qu'après leur avoir arraché le cœur, ils ne laissoient pas de s'agiter encore extraordinairement, comme s'ils eussent senti de grandes douleurs. Ce ne peut donc être ni dans le cœur, ni dans la teste que ce principe sensitif réside, mais au contraire, s'il y a quelque semblable principe, il faut dire qu'il est répandu divisiblement par tout le corps.

En effet, si nous coupons vn
Serpent par le milieu, cha-
cune de ces moitiés vivra en-
core fort long-temps: elle se
mouvra, & si après avoir de-
meuré quelque-temps en re-
pos, on vient à la piquer;
elle recommencera à s'agiter
comme si elle avoit senti de
la douleur: de sorte que cha-
que partie ainsi divisée, don-
ne encore les mêmes marques
de vie, de sentiment, & de
douleur, que lors qu'elle étoit
jointe à l'autre, & que le Ser-
pent étoit entier. Ce principe
qui fait sentir & qui apper-
çoit, n'est donc point ramas-
sé dans vne seule partie du
Serpent, mais il est répan-
du par tout le corps, & il
n'est pas indivisible & vni-
que, puisque maintenant il se

xxxvi.
S'il y a un
principe de
sentiment
dans les Be-
stes, il doit
être répan-
du divisi-
blement par
tout le corps.

trouve en deux endroits separez.

XXXVII.
Petit Animal de S. Augustin vivant , dans toutes ses parties , après avoir été divisé en plusieurs morceaux.

Peut-être vous repentez-vous d'avoir accordé trop facilement , que ce principe sensitif doive être dans les Animaux vnique & indivisible ; & vous direz sans doute que ce principe étant matériel dans les Bestes , il n'y a pas d'inconvenient qu'il soit divisible, & répandu par tout le corps. Mais je vous prie examinons vn peu comment cela se peut entendre , & considerons vn de ces petits Animaux à plusieurs pieds , semblable à celui dont parle saint Augustin au livre de la *Quantité de l'ame*. Ce saint Docteur raconte qu'vn de ses amis prit vn de ces Animaux, qu'il le mit sur vne table , &

qu'il le coupa en deux ; & qu'en même temps ces deux parties ainsi coupées se mirent à marcher , & à fuir fort vite , l'une d'un côté , & l'autre de l'autre. Ce n'étoit pas un mouvement irrégulier ; elles marchoient avec la même justesse qu'auroit fait l'animal entier : Lors qu'on leur oppo-
soit quelque chose , ou qu'on les frapoit d'un côté , elles se détournoient fort bien , & s'enfuoient vers un autre endroit. On coupa derechef chacune de ces parties , & il parut pour lors quatre pièces qui marchoient , comme si c'eût été quatre animaux différens ; & quoi qu'on les parageât encore davantage , chaque petit morceau vivoit encore.

D iiii

XXXVIII.

*Animaux
multipliez
par la di-
vision com-
me les plan-
tes.*

J'ai fait souvent vne semblable experience avec bien du plaisir : & Aristote dit, que cela arrive à la pluspart des insectes longs à plusieurs pieds ; & même il dit en vn autre endroit, qu'il arrive à peu près à de certains animaux , ce que nous voions dans les arbres : car comme en prenant vn rejetton & le transplantant, nous le voions vivre , & de partie d'arbre qu'il étoit auparavant, devenir lui-même vn arbre particulier : aussi, dit ce Philosophe, en coupant vn de ces Animaux, les pièces, qui auparavant ne faisoient ensemble qu'vn Animal , deviennent ensuite autant d'Animaux separez. S. Augustin dit, que cette experience le

ravit en admiration, & qu'il demeurera quelque temps sans ſçavoir que penſer de la nature de l'ame. Et en effet, ſi nous ſuppoſons que l'ame de ces Animaux ait la faculté de ſentir, & d'appercevoir, comme nous ſentons, & comme nous appercevons ; certainement ce qui ſe voit dans cette experience, ſera non ſeulement admirable, mais incomprehenſible.

Car enfin, toute ame qui a la faculté de ſentir & d'appercevoir les objets, ou ce qui ſe paſſe au dehors, en la manière que nous le ſentons & l'appercevons, devra beaucoup plus ſentir & appercevoir ce qui ſe paſſe en elle-même. Elle ſe ſentira donc elle-même, puis-que

XXXIX.
Toute ame
qui peut
ſentir, ſe
peut ſentir
elle-même,
& ſe dire
M o y.

Nihil tam
novit mens
quàm id
quod ſibi
præſto eſt:
nec menti

D v

magis
quicquam
præsto est,
quàm ipsa
sibi.

*Aug. l. 14.
de Trin. c.*

4.

rien ne lui est si intimement appliqué ; & en se sentant ainsi, elle se pourra nommer, pour ainsi dire, elle-même, & se dire *Moi* ; *Moi* qui me sens & qui m'apperçois ; *Moi* qui sens la douleur, ou qui remarque cet objet.

*XL.
Si l'ame
des Bestes
peut dire
Moi.*

Mais si cela est, que deviendra ce *moy*, dans la division de cet insecte ? Je voudrois bien voir quels sont les sentimens de l'ame ainsi partagée ; car je croi qu'elle se trouveroit bien surprise de se voir ainsi en divers endroits. Sans doute que si elle pouvoit s'expliquer, elle le feroit à peu près comme le Sosie de Plaute, & qu'elle diroit, *le moi qui suis là*, & *le moi qui suis ici*. Faisons, je vous prie, vn effort d'esprit ; ne

nous contentons point de mots, mais tâchons de pénétrer, & de voir en effet comment cela se peut entendre. En bonne foi, concevons-nous que ce *moi* puisse être ainsi en deux lieux ? ou bien dirons-nous que ce *moi* est partagé, & que ce petit Animal divisé puisse dire en effet à part lui-même, ce que disent par vne expression figurée, ces Amans passionnez : Je ne suis plus moi tout entier ; il y a vne autre moitié de moi-même qui n'est plus avec moi ; ce que je voi courir loin de moi, est vne partie de ce que je suis. Tout cela peut-il avoir vn bon sens ? & l'idée que nous avons du *moi*, n'est-ce pas vne idée d'une chose entièrement in-

D vj

divisible , qu'il est impossible de partager sans la détruire ? Quoi donc ? Y aura-t-il plusieurs *moi* dans cet Animal , en sorte qu'une de ses parties ainsi divisée se sentant de son côté elle-même , dira *moi* , tandis que l'autre se sentant aussi elle-même , & vivant , & s'appercevant , dira aussi de son côté *moi* ; & que ce *moi* de l'une ne fera pas le *moi* de l'autre , mais que ce seront deux *moi* différens ? Tout cela est inconcevable. Car ces deux *moi* qui sont maintenant après la division devoient aussi être auparavant : ainsi cet Animal entier n'est pas informé d'une seule ame , mais c'est un ramas d'une infinité d'ames distinctes , qui font autant d'Animaux différens ;

puisque l'ame d'une jambe sera une ame distincte de l'ame d'une autre jambe, & que tandis qu'on pinsera une partie du corps de l'Animal, l'ame qui se trouvera là presente dira, c'est à moi qu'on en veut; cette partie est à moi; c'est moi qui sens de la douleur. Les autres ames qui sont dans le reste du corps, pourront bien porter compassion à celle-ci, mais après tout elles n'en sentiront rien. Ne faut-il pas avouer que tout ceci, de quelque biais qu'on le considère, est inconcevable? Pourquoi donc, pourront dire nos Philosophes, veut-on que les Animaux aient des ames, qu'ils sentent, qu'ils apperçoivent ? Et puisque d'ailleurs l'on fait voir que

tous ces mouvemens des Animaux peuvent se faire sans connoissance & sans sentiment ; à quel propos ajouter ainsi vn principe connoissant que nous ne sçaurions jamais comprendre ?

XLI.

*Les mem-
bres mêmes
des hommes
se meuvent
quelque
temps étant
coupez.*

Ce qui se passe encore dans le corps de l'homme peut donner de l'éclaircissement à cette matière ; car ce ne sont pas seulement les insectes ou les chiens qui vivent & qui se remuent après avoir été divisez , ou après qu'on leur a arraché le cœur : on voit la même chose dans les hommes ; & tandis que d'une part vne teste coupée tourne les yeux comme pour témoigner de la douleur , remuë les levres comme pour parler, mord la terre comme par vne especce

de rage : d'une autre part le cœur ne laisse pas de palpiter régulièrement pendant longtemps ; & même ce que Galien a dit des victimes, Acosta l'a assuré d'un jeune garçon Indien, que les Babares sacrifioient à leur fausse divinité. Car il raconte que ce misérable ayant la poitrine ouverte , & le cœur arraché , il ne laissoit pas de vivre , de se plaindre , & même , ce que je trouve un peu difficile , de parler. Cependant l'ame de l'homme , qui est spirituelle & indivisible , ne scauroit être ainsi en deux lieux separés. Il faut donc que du moins une de ces parties ainsi divisées , ou même toutes deux , se meuvent encore sans ame , & par conséquent sans

Hist. Moral. de Indias, lib. 5. cap. 22. & Herrera Dec. 3 lib. 2. c. 16.

88 *De la connoissance*
connoissance & sans senti-
ment.

XLII.
*Si les esprits
suffisent
pour cela ;
ils suffisent
aussi pour
les mouve-
mens des
Animaux.*

Je sçay bien que l'on dit ordinairement que ces mouvemens des parties coupées se font par le moien de quelques esprits, qui ne pouvant être éteins dans vn moment, s'agitent vn peu tandis qu'ils subsistent. Mais c'est cela même qui semble favoriser l'opinion que je traite; car s'il est vrai que de purs esprits, c'est à dire, de certains petits corps fort subtils, puissent mouvoir ainsi regulièrement des membres separez, & que ces insectes divisez en plusieurs parties puissent fuir, éviter la rencontre de ce qui pourroit leur nuire, & enfin donner toutes les marques de vie; si tout cela, dis-je, peut se faire par le

moien des esprits, sans qu'il soit besoin de connoissance, de sentiment, ou de perception; il ne faut pas trouver étrange, si l'on dit ensuite généralement, que tous les mouvemens des Bestes se font aussi par le moien des esprits, ou par quelque chose d'équivalent, puisqu'il est d'ailleurs bien manifeste, que tout ce que nous voions faire aux Bestes, & ce que font ces parties divisées, ne different que comme le plus & le moins.

Passons plus outre, & tâ- XLIII.
chons de penetrer la nature *Pour sça-*
du sentiment & de la perce- *voir ce que*
ption : & pour ne pas dire ici *c'est que*
des choses en l'air, & qui ne *sentir &*
satisfassent pas l'esprit, j'esti- *appercevoir,*
me qu'il faut nous consulter *il faut se*
soi-même. *consulter*
nous-mêmes, & voir ce que

nous experimentons quand nous sentons, & que nous nous appercevons du sentiment. Car quoi que peut-être il y ait de la difficulté à connoître bien les principes de ces perceptions, & la manière dont elles se font ; il n'y a néanmoins rien de quoi nous aions vne plus claire experience que de nos propres sentimens & de nos connoissances.

XLIV.
*L'action de
 l'objet, ou les
 mouvemens
 de l'organe
 ne sont pas
 le senti-
 ment.*

Qu'est-ce donc que sentir, & qu'est-ce qu'appercevoir ? Quand je voy vn Tableau devant moi, il y a vne infinité de rayons qui sont portez dans l'air, & qui passant au travers des humeurs de mon œil, vont faire vne peinture admirable de cé Tableau sur les peaux qui sont vis-à-vis. Ce n'est pas encore

voir , puisque tout cela se peut faire dans vn œil artificiel, & dans celui d'un mort. En suite , par le moien du nerf optique , il se fait vne certaine communication jusques dans l'interieur du cerveau , où est ce qu'on appelle le Sens commun , & le siège de l'Imagination ; & il s'y forme vne autre sorte d'image infiniment plus subtile & plus délicate , que saint Augustin appelle Spirituelle , pour la distinguer de la première , qu'il appelle Corporelle. Jusques-là ce n'est pas encore appercevoir , parce que toutes ces representations , pour subtiles qu'elles soient , ne sont que de certaines figures corporelles , qui se forment dans la substance du cerveau , à peu

De Gen.
ad lit. lib.
12. cap. 7.
& seq.

De Me
mor. &
Rem. cap.
1.

prés, dit Aristote, comme celles qu'on imprime sur de la cire avec des cachets : & c'est ce que ce Philosophe appelle *Phantasmata*. Or que la substance du cerveau soit imprimée comme il vous plaira ; qu'on y grave les figures les plus délicates du monde ; s'il n'y a autre chose, ce ne fera point là appercevoir.

XLV.
*La perception est une
expérience
de l'ame.*

Comme donc notre ame se trouve en cet endroit intimement présente & attentive, & comme d'ailleurs elle a la faculté de connoître, ainsi que nous l'experimentons nous-mêmes ; elle ne peut ignorer ce qui se passe ainsi chez elle-même. Nous concevons sans peine qu'un Ange étant présent à une pierre s'appercevrait fort bien

que c'est là vne pierre; aussi nôtre ame étant presente à cette partie du cerveau ainsi émeüe & ainsi figurée, s'aperçoit fort bien de ce mouvement & de cette figure. Mais pour cela il faut qu'ou- tre toutes ces diverses agita- tions, & toutes ces figures du corps, nôtre ame se fasse elle-même vne autre sorte de peinture, & qu'en la fai- sant elle la considere & la regarde en elle-même, de sorte que l'image ne soit point differente de l'action par laquelle on la considere, & que se représenter vn ob- jet soit la même chose que le considerer.

Voilà ce que nous experi-
mentons en nous, quand nous
sentons, & que nous apperce-

*XLVI.
Qui se for-
me elle-mê-
me l'image*

qu'elle con-
sidere

vons : nous nous formons nous-mêmes en nous-mêmes vne image & vne representation de quelque chose, & par cela même que nous formons cette image, nous la considerons indivisiblement, &, comme l'on parle dans l'école, *intransitivement* : & sans cette representation interieure, que saint Augustin appelle Intellectuelle, les objets extérieurs auroient beau se presenter à nos sens, ils pourroient se peindre dans le fond de nos yeux; ils pourroient même ébranler nos nerfs jusques dans l'interieur du cerveau; ils pourroient, si vous voulez, y graver ces images & ces figures, mais pour tout cela ils ne seroient jamais apperceûs.

Ibid.

Or cette sorte de representation , que nos Philosophes estiment ainsi necessaire pour le sentiment & pour la perception , est quelque chose de si relevé , qu'il n'y a corps imaginable , pour grande que soit sa subtilité & sa perfection , qui puisse atteindre jusques là ; & qu'ainsi cette operation étant au-dé-là de tout ce que peut faire vn corps , il faut necessairement qu'elle ait vn autre principe qui ne soit pas corps , c'est à dire , qui soit vne ame spirituelle & immaterielle. Car enfin qu'est-ce qui peut convenir à vn corps ? Tout ce que nous concevons , c'est qu'il peut être touché , remüé , figuré : qu'il peut , si vous voulez , recevoir de la chaleur , & en

XLVII.

*Que cela ne
peut conve-
nir qu'à vne
ame spiri-
tuelle.*

donner; qu'il est sec ou humide ; qu'il resonance quand on le frappe , ou qu'il amortit le son ; qu'il peut croître ou diminuër en diverses manières. Voilà ce qui peut arriver à vn corps ; mais que fait tout cela pour appercevoir ? Certainement être touché, ou remüé, ou figuré, ou échauffé, n'est pas appercevoir. Donnez à vne cire telle figure , ou tel mouvement qu'il vous plaira ; imprimez-y des cachets gravez, si vous voulez , par le plus excellent graveur du monde ; tournez-la en tel sens que vous voudrez ; secoüez-la , agitez-la , mettez-la en toutes les situations imaginables ; jamais pour tout cela cette cire ne viendra à se plaindre
de

de tous ces mauvais traitemens que vous lui ferez , ou à avoir de la complaisance pour ces belles figures que vous lui donnerez : parce que tout cela se fera en elle sans qu'elle en ait la moindre apparence de perception.

Ce que je dis de la cire , je le dis encore de tout autre forte de corps imaginable : XLVIII.
*Nul corps
ne peut ap-
percevoir.*

Car quelqu'un pourroit penser que la cire ne s'apperçoit pas de tous ces changemens , parce qu'elle n'est point animée ; mais que si elle avoit une ame semblable à celle des animaux , alors cette ame appercevrait sans difficulté ce qui se passeroit dans le corps de la cire. Mais tout cela ne satisfait pas ; car si cette ame de la cire ou des animaux ,

E

étoit vne substance spiritüelle , comme est la nôtre , je conçois fort bien qu'elle auroit la faculté de connoître & d'appercevoir les mouvemens d'un corps qui luy seroit intimement présent. Mais si cette ame de la cire aussi bien que celle des Bestes est vne substance corporelle , c'est à dire , si elle est vn corps elle-même , ne peut-on pas dire d'elle ce que j'ay dit de la cire ; qu'elle pourra bien être agitée en divers sens , qu'elle pourra recevoir vne infinité de figures , qu'elle sera capable de froid & de chaud , & de semblables qualitez ; mais que tout cela ensemble ne fera pas capable de la faire appercevoir ?

XLIX.
Quelques-

Quelques-uns pensent que

cette opinion qui nie les ames dans les animaux est dangereuse, & qu'elle favorise l'impiété des libertins, qui ne veulent pas reconnoître l'immortalité de nôtre ame : Car, disent-ils, si vne fois l'on admet que toutes les operations des Bestes peuvent se faire sans ame, & par la seule machine du corps ; on viendra bien-tôt à faire le pas, & à dire aussi, que toutes les operations des hommes peuvent se faire par vne semblable disposition de la machine de leurs corps. Voilà ce que disent quelques-vns, dont le zele est assurément bien louable : mais ils ne font pas peut-être réflexion, qu'on peut leur opposer vn semblable raisonnement, & leur dire : Si vne

uns pensent que cette opinion qui nie les ames dans les animaux est dangereuse.

fois vous admettez que tout ce qui se passe de plus admirable dans les Bestes, peut se faire par le moyen d'une ame materielle; ne viendrez-vous point bien-tôt à faire le pas, & à dire, que tout ce qui se passe en l'homme, peut se faire aussi par le moyen d'une ame matérielle? Jusques-là tout est égal, & les vns n'ont pas plus de droit que les autres de se reprocher leurs sentimens, & de les rendre odieux par la suite qu'on en pourroit tirer en faveur des impies.

*L.
D'autres
au contrai-
re pensent
qu'il est
dangereux
de donner
des ames
aux Bestes.*

Mais d'ailleurs ceux qui veulent que les Bestes ne connoissent point, & qu'elles soient de pures machines, ont de l'avantage par dessus les autres: Car, disent-ils, si vous mettez une fois que les

Bestes sans aucune ame spirituelle sont capables de penser , d'agir pour vne fin , de prévoir le futur , de se ressouvenir du passé , de profiter de l'expérience par la réflexion particulière qu'elles y font ; pourquoi ne direz - vous pas que les hommes sont capables d'exercer leurs fonctions sans aucune ame spirituelle ? Après tout , les operations des hommes ne sont point autres que celles-là , que vous attribuez aux Bestes : s'il y a de la difference , ce n'est que du plus & du moins ; & ainsi tout ce que vous pourrez dire , ce sera que l'ame de l'homme est plus parfaite que celle des Bestes , parce qu'il se ressouvient mieux qu'elles , qu'il pense avec plus de réflexion , & qu'il

E iij

prévoit avec plus d'assurance : mais enfin vous ne pourrez pas dire que leur ame ne soit toujours materielle.

*L I.
Il est dan-
gereux de
dire qu'une
ame mate-
rielle suffit
pour penser
& pour
agir pour
une fin.*

Vous direz peut-être que dans l'homme il se trouve des operations qui ne sçauroient convenir aux Bestes, ni proceder d'autre principe que d'une ame spirituelle : & ces operations sont les connoissances univrselles ; le raisonnement par lequel nous tirons vne connoissance de l'autre : les idées que nous avons de l'infini & des choses spirituelles, qui ne tombent point sous les sens : Mais ceux qui nient qu'il y ait aucune connoissance dans les Bestes, ne nient pas pour cela que ces pensées & ces raisonnemens ne soient en nous, puis que nous les expé-

rimentons nous-mêmes: Ainsi ils ont toujours le même droit que vous, de prouver l'existence de l'ame raisonnable. Mais d'ailleurs ils ajoutent que toutes ces operations que vous trouvez si extraordinaires, ne different que comme le plus & le moins des operations que vous attribuez aux Bestes: & certainement il semble qu'agir pour vne fin, profiter de l'expérience, prévoir l'avenir, (ce qui selon vous convient aux Bestes) ne doit pas moins procéder d'un principe spirituel, que ce qui se trouve dans les hommes. Car enfin, qu'est-ce qu'une connoissance universelle, sinon une connoissance qui convient à plusieurs choses semblables, comme le portrait d'un homme convient

E iiij

droit à tous les visages qui lui ressembleroient ? Qu'est-ce qu'un raisonnement , sinon une connoissance produite par une autre connoissance, comme nous voyons qu'un mouvement est produit souvent par un autre mouvement ? Certes si l'on met une fois que la pensée , l'intention , & la réflexion , peuvent provenir d'un corps animé par une forme matérielle , il sera bien difficile de prouver que le raisonnement & les idées de l'homme ne sçauroient provenir que d'un corps animé aussi par une forme matérielle.

LII.
Toute ame
qui peut
penser &
agir pour
une fin ,

Au reste , il est mal-aisé de separer ainsi le raisonnement d'avec la pensée : & il est ce semble bien facile de prou-

ver, que dès lors qu'une substance est capable de penser, elle est aussi capable de raisonner, qu'elle est pourvue d'une volonté & d'un libre-arbitre, & en un mot, qu'elle est en état d'agir comme les hommes. Les anciens Philosophes, & même les Peres de l'Eglise, ont prouvé que nous avions un Libre-arbitre par cet argument général, que tout ce qui est capable de connoître, peut connoître le bien & le mal, c'est à dire, ce qui luy est bon, ou ce qui luy est mauvais : que par consequent, en considérant ces deux objets, il peut les comparer ensemble, il peut délibérer, il peut se déterminer pour en choisir l'un à l'exclusion de l'autre, en quoy consiste l'v-

*peut aussi
raisonner, &
se détermi-
ner libre-
ment.*

E v

sage de nôtre liberté. Et cela est si vray , que la définition que nous retenons encore aujourd'huy de la liberté prise en général, est celle-cy, *Facultas agendi cum ratione*, la faculté d'agir avec connoissance de cause, ce *cum ratione* signifie cela.

LIII.
Quelques
Philosophes
ont accordé
la raison
aux bestes.

Vide Vale-
sium Phi-
los. Sacra.

De là vient que de tres-grands hommes n'ont pû comprendre que les Bestes ne fussent pourveûes de raison, ne formassent de veritables syllogismes, ne délibérassent, & n'agissent avec liberté. Cela venoit du préjugé où ils étoient, ne s'étant jamais avisez de douter si les Bestes avoient en effet des pensées. D'où encore nos Philosophes prétendent faire voir, que ce sentiment qui accorde aux

Bestes des pensées & des connoissances est dangereux , & qu'il donne aux libertins occasion d'entirer vne mauvaïse consequence. Il n'y a rien de plus naturel, disent-ils, que de raisonner ainsi : Les Bestes pensent, & apperçoivent les objets : donc elles connoissent le bien & le mal, donc elles délibèrent & choisissent l'un pour fuir l'autre : donc elles agissent pour vne fin : donc elles raisonnent. Tout cela se fait en elles sans aucune ame spiritüelle : qu'est-il donc besoin d'une ame spiritüelle pour les hommes ? Ceux qui sont dans ces sentimens, & qui ont vne idée si avantageuse des animaux, ne font pas réflexion à ces consequences : l'accoutumance dans laquelle ils

E vj

ont vescu , fait que ne doutant point d'une part que les Bestes ne pensent par le moyen d'une ame materielle, & n'usent de quelque sorte de raisonnement, ils ne doutent point aussi d'une autre part , que nous ne pensions par le moyen d'une ame spirituelle, & il n'y a que cette heureuse accoutumance qui apprivoise l'esprit, à accorder deux choses si éloignées.

LIV.
S'il est possible qu'un agneau fuie le loup sans connoissance.

Quelques-uns, en faveur des Bestes , ou pour justifier leur propre préjugé , demandent comment on peut s'imaginer qu'un petit poulet s'enfuie, & se cache sous les ailes de la poule , aussi-tôt que le milan siffle dans l'air, sans être d'ailleurs apperceû ? Comment il est possible qu'un agneau d'un

jour conçoive vne si grande horreur à la première veüe du loup , qu'il s'enfuie en tremblant , qu'il se mette à couvert de cét ennemi sous la brebis sa mere ; & que cependant il n'ait point de peur du chien , quoi qu'il l'entende japper en colere , & qu'il le voye mordre tout ce qui se rencontre ? Quels ressorts peut-on se figurer dans cét agneau, qui se débandent à la veüe du loup , & non à celle du chien , quoi-que ces deux Bestes soient si semblables, que les Bergers ont souvent de la peine à les distinguer ?

Mais si l'on procede ainsi LV.
 par voye d'admiration , *on* *S'il est possible qu'il le fasse avec connoissance.*
 pourra aussi faire l'étonné à son tour , & dire comment peut-on s'imaginer qu'un

petit poulet connoisse la voix du milan qu'il n'avoit jamais entenduë? En bonne foy, qui a dit à l'agneau, que c'est objet qu'il voit de loin est vn loup, que c'est son ennemi, qu'il le veut devorer? qui l'a averti de s'en donner de garde, de s'enfuir vers sa mere qui pourra mieux le défendre de cette cruelle beste. Et si le chien est si semblable au loup, comment sera-t-il possible que l'agneau ait le discernement si fin, que n'ayant jamais veû ni l'un ni l'autre, il les reconnoisse parfaitement, & qu'il juge que l'un est son ennemi, & l'autre son gardc? En vérité, si l'admiration peut passer ici pour vne raison, il faudra donner l'avantage à ceux qui ne sçau-

roient croire que cét agneau agisse par connoissance. Car enfin , qu'il puisse agir ainsi par la seule disposition de son corps , & qu'il soit déterminé par le loup à fuir , & par le chien à demeurer , ou par la brebis à s'approcher ; nous avons des exemples , où de semblables mouvemens se font sans connoissance. Une aiguille de fer s'approche de l'aiman , & ne s'approche pas d'une autre pierre qui lui est toute semblable , & elle s'enfuit à la présence d'un autre aiman. opposé diversément. Pourquoi donc ne pourroit-il pas se faire que l'approche du loup , ou sa simple veüe ; c'est à dire , les rayons de lumière réfléchis du loup , & entrant dans l'œil de l'agneau , le dé-

terminent à fuir , & cela par la nécessité de la Nature , & non pas par la détermination d'aucune connoissance ?

LVI.

*Si par le mot
d'ame ou
d'instinct
nous com-
prenons
mieux la
nature des
Bestes , que
par les res-
sorts mécha-
niques.*

Il feroit à souhaiter que ceux qui demandent avec tant d'admiration , quels ressorts peuvent être ainsi débandez par le loup & non par le chien, explicassent eux-mêmes , par quel moyen ces diverses connoissances , & ces différentes résolutions sont produites dans l'agneau , afin qu'il apprehende l'un , & s'enfuie , & qu'il aime l'autre , & l'attende sans crainte ? Il faut bien nécessairement reconnoître dans l'agneau quelque disposition du corps, qui luy fasse appercevoir l'un comme ennemi , & l'autre comme ami : appelez cela *Instinct*, ou de quel-

qu'autre nom qu'il vous plaira, cette disposition du corps y est absolument nécessaire : Mais si cette disposition naturelle suffit pour donner ces diverses connoissances , ne suffira-t-elle pas pour causer ces divers mouvemens , puis qu'il est indubitable que la connoissance est vne operation infiniment plus parfaite que le mouvement ?

LVII.

Il y en a encore qui persistent dans l'admiration, demandent comment il est possible qu'un singe, ou qu'un élephant fassent sans connoissance les choses que nous savons qu'ils font ? Un chien même pourroit-il apprendre à chanter sa partie avec son maître * ? Pourroit-il danser en cadence au son du violon , s'il

Les operations des Bestes marquent non seulement de la connoissance, mais aussi de l'intelligence.

** Vide Horarium oratione peculiari de ratione brutor.*

n'entendoit , & s'il ne connoissoit ? pourroit-il à certains mots sauter , & à d'autres s'arrêter ? pourroit-il chercher avec tant d'empressement son maître , & traverser quelquefois vne rivière pour prendre le chemin le plus court ; & quelquesfois se détourner pour aller trouver vn chemin bien éloigné , ne pouvant surmonter les obstacles qui luy empeschoient le passage du plus proche ? Que pourroit faire autre chose vne personne qui considéreroit attentivement les choses , & qui consulteroît à prendre ses mesures , pour arriver au plûtoſt où l'on se propose d'aller ? Ces personnes donc pensent que ce sont autant de démonstrations , qui font voir claire-

ment que les Bestes agissent avec connoissance, & même avec raison. Car enfin des actions qui se font si à propos, eû égard à vne fin, se font par vn principe, non seulement connoissant, mais encore intelligent. Une simple connoissance ne suffit pas pour toutes ces actions, il faut connoître vne fin: il faut considérer les divers moyens qu'il y a de parvenir à cette fin: il faut discerner quel est le meilleur, & après cela il faut le choisir, & se déterminer à agir d'une manière plutôt que d'une autre. Or qu'est-ce que tout cela, si ce ne sont des operations d'un principe intelligent?

Il est vrai certainement, toutes ces actions des Animaux
sont trop bien conduites, pour

*LXIII.
La symphonie d'un orgue ne peut*

*être sans la
conduite
d'un prin-
cipe intelli-
gent.*

être faites sans connoissance
& sans intelligence: Mais nous
pouvons concevoir que cette
intelligence qui les fait agir,
peut leur être appliquée en
deux manières: ce qui se fe-
ra entendre par vn exemple.
Lors qu'entrant dans vne Egli-
se, ou si vous voulez dans vne
grotte d'une maison de plai-
sance, j'entens vne agréable
symphonie d'un orgue, je dois
incontinent juger, que des
accords si bien concertez ne
sçauroient être faits sans la
conduite de quelque person-
ne intelligente.

LIX.
*Ce Principe
peut être ap-
pliqué en
deux ma-
nières.*

Mais aussi je puis concevoir
que cette personne peut s'é-
tre appliquée en deux maniè-
res à faire tout ce concert; ou
bien en s'affaiant elle-même
au pied de l'orgue, & joüant

de ses doigts sur le clavier ;
ou bien ayant fait vne machine , qui tournant par le moyen de l'eau & de certaines rouës , touche à propos les clefs, & fasse ainsi toute cette Musique , sans que personne s'en mêle davantage. Que si je suppose que ces orgues sont touchées immédiatement par quelque personne , & non pas par le moyen d'une machine préparée , je dois d'abord concevoir que cette personne doit être intelligente dans cet art ; & il seroit ridicule de s'imaginer qu'un homme qui n'auroit jamais eû la moindre connoissance de Musique & d'instrumens , dès qu'il seroit assis au pied du clavier , pût remüer ses doigts avec tant de justesse , &

118 *De la connoissance*
faire vne symphonie si régulière.

LX. De même, à considérer la
Le principe qui agit immédiatement doit sçavoir la manière dont il faut agir. conduite des animaux, & leurs actions si bien réglées, & si proportionnées à vne fin, nous sommes d'abord convaincus que tout cela procède de quelque principe intelligent. Mais aussi nous pouvons considérer que ce principe peut être appliqué en deux manières à produire toutes ces actions : ou bien en préparant la machine, & donnant au corps des Bestes vne telle disposition, qu'elles-mesmes agissent par ressorts, à peu près comme ces orgues automates des grottes : ou bien nous pouvons considérer que ce principe intelligent est immédiatement appli-

qué dans le corps des Bestes, comme vne forme qui les anime, & qui produit elle-mesme tous les mouvemens que nous voyons en elles, comme ce Musicien fait la symphonie en touchant luy-mesme les clefs de l'orgue avec ses doigts. Mais en ce cas nous devons aussi-tost penser que ce principe ainsi appliqué, & cette ame connoissante qui produit immédiatement tous ces mouvemens, sçait parfaitement la manière dont se doivent faire ces mesmes mouvemens ; & il seroit, ce semble, aussi ridicule de s'imaginer que cette ame pût ainsi mouvoir si à propos les jambes, tantost d'une façon, tantost d'une autre, pour marcher, sans sçavoir pourtant

comment se doivent faire ces mouvemens, qu'il est absurde de croire qu'un homme qui ne sçait rien de Musique, & qui n'a jamais appris à jouer des instrumens, puisse faire les mouvemens nécessaires pour vne juste symphonie.

LXI.
L'ame des Bestes ne peut être le principe immédiat de leurs mouvemens.

Mais est-il possible que l'ame des Bestes sçache naturellement ce que les hommes avec toute leur Philosophie ne peuvent comprendre? Quoy, l'ame d'un chien sçaura comme il faut envoyer des esprits en un endroit & les retirer d'un autre, enfler un certain muscle & en desinfler un certain autre, & faire tout le reste qui est nécessaire pour marcher? Il sçaura donc comme quoy il faut premièrement

ment dilater le diaphragme ,
élargir la poitrine , attirer
l'air , enfler les poulmons ,
puis les presser tout d'un coup ,
& ouvrir la gueule pour
aboyer ? Sans mentir , si l'on
se peut figurer que l'ame d'un
chien a toutes ces connois-
sances , on aura sujet de por-
ter envie aux Bestes.

Ne dites pas que cette rai-
son prouveroit que dans les
hommes les mouvemens se
feroient aussi par machine , &
non pas par la conduite de
l'ame , puis qu'aussi l'ame des
hommes ne sçait pas com-
ment se doivent faire la plus
part de nos mouvemens. C'est
en effet ce que nos Philoso-
phes prétendent ; que nostre
ame n'est pas la cause imme-
diante des mouvemens , non

LXII.
Ni l'ame
des hommes
non plus ,
qui ne fait
que vou-
loir , le re-
ste se fai-
sant par
machine.

F

pas même des volontaires. Nous ne mouvons le doigt que par le moien des muscles, ni les muscles que par le moien des nerfs & des esprits, ni les esprits que par le moien du cerveau : de sorte que remontant jusques dans le principe du mouvement, il faut reconnoître vn endroit où est le siège principal de l'ame, & d'où elle peut commander tous les mouvemens qui se passent dans nôtre corps. Et comme pour faire cette douce symphonie dont nous venons de parler, il n'est pas besoin que l'organiste sçache quelle est la disposition particulière des soufflets, ou des flûtes ; il suffit qu'il remuë lui-même ses doigts, suivant son art, &

aussi-tost les touches s'abat-
tront, les soupapes des tuyaux
s'ouvriront, le vent s'insinuëra,
le son se formera, & tout ce-
la se fera par vne necessité
méchanique, suivant la dis-
position naturelle de la ma-
chine, "qui a été ainsi prépa-
rée par vn Ouvrier intelli-
gent. De même, afin que
nous marchions, il n'est nul-
lement nécessaire que nous
connoissions les conduits par
où il faut envoyer des esprits,
ou les muscles qui doivent
être retirez, point du tout :
il suffit que nôtre ame veuil-
le, & qu'en voulant elle pren-
ne elle-même le mouvement,
ou la situation qu'elle a na-
turellement en voulant, de
quelque façon que cela se
fasse : aussi-tost de certaines

F ij

petites valvules s'ouvrent comme les soupapes des tuyaux dans les orgues : les esprits qui sont renfermez dans la cavité du cerveau, comme le vent dans le Sommier, s'insinüent par ces ouvertures, & s'écoulent par le conduit des nerfs, jusques dans les muscles qu'ils font enfler. Ceux-ci en s'enflant se resserrent, en se resserant ils retirent le membre où leur teste est attachée; & ainsi enfin se fait le mouvement par vne suite mécanique & nécessaire, selon la disposition de la machine qui a été divinement bien préparée par vn ouvrier infiniment intelligent. Et c'est ce que remarque Aristote, que pour mouvoir les membres, il n'est nul-

*M. Løvvær
explique
autrement
le mouve-
ment des
membres.*

*De anim.
mot. c. 7.*

lement nécessaire que l'ame soit effectivement presente en toutes les parties du corps: mais qu'il suffit qu'elle soit en quelque endroit déterminé, & que l'ame agissant en cet endroit, le mouvement s'en ensuivra, *parce que chaque membre est ainsi disposé à faire ces mouvemens par une nécessité naturelle*; Saint Thomas rapporte en plusieurs endroits ce passage, & l'approuve aussi pour ce point, qui ne regarde que la cause du mouvement. 1. p. q. 76. 2. 8.

On ne peut pas dire que l'ame des Bestes pourroit agir de la sorte, aiant son siège principal en quelque endroit particulier, d'où elle pourroit aussi vouloir & commander le mouvement. Mais outre

LXIII.
Les Bestes n'agissent pas comme les hommes, en se déterminant, & en commandant.

ce qui a été dit, pour faire voir que l'ame des Bestes ne sçauroit avoir vn siège particulier ; on sçait d'ailleurs, qu'elles n'agissent point par voie de commandement. C'est le propre de l'homme d'agir de la sorte, aiant été fait à l'image, & à la ressemblance de Dieu, qui n'agit au dehors que par empire, *Fiat lux*, Que la lumière soit faite, & incontinent la lumière fut faite ; n'y aiant créature, pour insensible qu'elle soit, qui n'entende, pour ainsi dire, la voix de Dieu, & qui n'obéisse à sa volonté. C'est ainsi avec quelque proportion que nous agissons sur nos corps. Nous voulons que le doigt se remuë, & incontinent le doigt est remué, com-

me s'il avoit compris la volonté de nôtre ame, & qu'il se fust mis incontinent en devoir d'obéir à son commandement. Mais les Bestes n'agissent pas de la sorte ; elles ne commandent point leur mouvement , puisqu'elles ne se déterminent nullement elles-mêmes , étant plutôt déterminées par les objets. Ainsi puisqu'en nous l'ame ne fait rien à l'égard du mouvement , que vouloir , se déterminer , commander ; il est , ce semble , inutile de donner aux Bestes des ames , puisqu'elles ne veulent , ni ne se déterminent , ni ne commandent.

Je ne veux pas entreprendre d'expliquer ici comment se fait en nous ce premier

*LXIV.**Agir en
homme , &
être agi en
Bête.*

F iiij

mouvement de nôtre ame, qui donne le branle à tout le reste du corps. C'est vn sujet qui demande vn peu plus d'étendue que je n'ai résolu d'en donner à ce discours, & qui pourtant ne feroit pas inutile, n'ayant pas encore été traité avec toute la clarté qu'on pourroit désirer. Je me contente de faire quelque réflexion sur ce qui se passe en nous ; & par ce moien l'on comprendra aisément la différence qu'il y a entre agir en homme, & être agi en Beste.

LXV. N'est-il pas vrai qu'à la première veüe de certains objets nôtre cœur a des mouvemens extraordinaires ? Il palpite quelquefois avec violence, & d'autrefois ses batte-

*Quelques
mouvemens
qui pré-
viennent
nos volon-
tez.*

mens font tout entrecoupez, & fort lens, selon nôtre disposition & la nature des objets. Cela se passe en nous, sans que nôtre ame se mêle de vouloir ces mouvemens, ou de les commander ; & il n'y a ce semble que la seule machine qui jouë en ceci, & qui, comme par vn ressort débandé, est déterminée par la présence de l'objet à avoir ces agitations extraordinaires : ce qui a fait dire à Aristote, que le cœur & quelques autres de nos parties, sont *comme des Animaux séparés*, aiant la faculté d'exercer leurs mouvemens particuliers indépendamment de tout l'Animal. N'est-il pas vrai encore que tres-souvent à ces veûës surprenan-

De anim.
motive
c. 11.

tes; qui nous touchent extraordinairement, nous sommes déterminés à nous approcher ou à nous retirer. Un enfant à la veüe d'un serpent fremit tout d'un coup, il s'écrie, il s'enfuit : au contraire, à la veüe d'une pomme il sourit, il s'approche, il étend la main pour la prendre, & pour la manger : tout cela se fait sans délibération ; il n'y a point en cela d'empire de la volonté ; c'est la propre disposition du corps, qui à la veüe de ces objets fait faire tous ces mouvemens.

LXVI. Quelques mouvemens qui suivent la détermination de nos volontés. Mais aussi n'est-il pas vrai, que bien souvent en voyant les objets, nous les considérons avec plus de réflexion, & que nous déterminons li-

brement & volontairement, à aller vers ces objets, ou à nous en retirer? Agir de cette première manière, c'est agir par instinct, ou plutôt c'est être agi, & poussé par une détermination nécessaire, selon le rapport de l'objet, avec la disposition du corps. Mais agir de cette seconde manière, c'est agir en homme, c'est à dire, se mouvoir par choix, & par la détermination de la volonté. Ce n'est pas que souvent il n'y ait des pensées, & même quelque sorte d'inclination de la volonté dans ces actions, que nous faisons naturellement par instinct : mais quand il y en a, elles ne font que suivre la détermination qui est déjà faite, par la disposi-

F vj

tion du corps ; & c'est la différence qu'il y a en nous , entre agir naturellement par instinct , & agir humainement par choix & par volonté : quelquefois les actions préviennent les pensées , & la détermination de la volonté , & pour lors elles sont *animales* ou *naturelles* ; & quelquefois l'empire de la volonté précède les actions du corps , qui pour lors sont *humaines* & *volontaires*.

LXVII. Pour agir par instinct , la volonté est inutile aussi-bien que les pensées ; puisque s'il y a pour lors des pensées , elles ne font que suivre les mouvemens du corps qui ont déjà précédé. La volonté donc & les pensées n'étant nécessaires que pour les actions &

*Les pensées
sont inuti-
les dans
ceux des
Animaux,
qui ne se
déterminent
point eux-
mêmes*

les mouvemens volontaires; & les Bestes les plus parfaites n'ayant point de ces sortes de mouvemens, & ne se mouvant jamais que par instinct; on doit dire aussi qu'elles n'ont aucunes pensées ny aucunes volontez, & que tous ces détours extraordinaires d'un chien qui cherche son Maître, ou qui danse au son du violon, se font à peu près comme les mouvemens que nous faisons par impetuosité à la veüe de quelque objet extraordinaire.

Que si l'on a de la peine à concevoir que tous ces Animaux puissent apprendre à faire des choses si merveilleuses, & qu'ils puissent les exécuter par vne pure coutume sans connoissance; il ne

*LXVIII.**Le corps
d'un ani-
mal compa-
ré à une
Ville par
Aristote.*

faut que considerer, que *tout le corps d'un animal avec tous ses membres*, ainsi que remar-

que Aristote, *est comme une*
 De anim. Ville bien réglée par de bonnes
 mot. c. 10. Loix, où après que l'ordre y a
 esté une fois établi, il n'est plus
 besoin qu'un Gouverneur se mê-
 le d'avertir chaque particulier
 de ce qu'il doit faire, parce que
 chacun est déjà porté à faire son
 devoir; qu'une chose survient
 après l'autre, & se fait natu-
 rellement par coutume. Aussi
 quand une fois les membres
 sont bien disposez avec cette
 subordination qui les fait dé-
 pendre les uns des autres, &
 avec cette disposition qui leur
 donne le moyen de faire leurs
 fonctions naturelles; ou bien
 quand une fois à force de re-
 peter la même chose, on a

accoutumé vne Beste à faire , à de certains signes , certains mouvemens ; il n'est plus besoin d'aucun principe intelligent , qui vienne , pour ainsi dire , avertir chaque membre de faire sa fonction : ils sont tous portez d'eux-mêmes à leur devoir , & la coutume leur fait faire naturellement tous ces divers mouvemens les vns après les autres.

Après avoir rapporté toutes les raisons qui me sont venuës dans l'esprit , & les avoir poussées avec toute la force qu'il m'a esté possible ; je ne croy pas qu'on m'accuse d'avoir dissimulé ce qui pourroit favoriser le sentiment de ces nouveaux Philosophes. Aussi j'espère qu'on

LXIX.

Les Anciens n'ont pas approfondi cette matière.

fera d'autant mieux disposé à écouter mes raisons en faveur de l'opinion commune, que j'ay esté plus fidele à ne rien omettre de ce qui peut donner de la vraye-semblance à cette opinion extraordinaire. Mais auparavant il ne fera pas peut-être inutile d'examiner vn peu quelques endroits d'Aristote, pour voir si dans vn si grand Philosophe on ne trouveroit point quelque chose qui pût autoriser vne opinion qui paroît maintenant si nouvelle & si extraordinaire. Il est vray que les Anciens ne semblent pas avoir bien examiné ce sujet : la persuasion avec laquelle nous venons , pour ainsi dire , au monde , que les Bestes ont de veritables pensées , & des

sentimens comme nous , a fait qu'on ne s'est gueres avisé de révoquer en doute vne chose qui nous paroît d'abord si manifeste : jusques-là , que les Platoniciens , bien loin de priver les Bestes d'ames & de connoissance , ont pourvû tous les Estres les plus materiels & les plus insensibles de leurs Formes intelligentes , pour les gouverner , & pour les faire agir suivant leur nature.

Aristote est le seul des anciens Philosophes , autant que j'ay pû remarquer , qui a fait des réflexions particulières sur ce sujet : outre ce qui a esté déjà rapporté en divers endroits , voicy ce qu'il écrit :

Que la chaleur , dit-il , soit un effet de la Nature , cela ne peut

L X X.

Aristote est le seul des Anciens qui s'est avisé de l'examiner.

Libro de Spiritu
cap. 9.

138 *De la connoissance*
pas souffrir grande difficulté :
mais il est bien difficile de com-
prendre , comment la Nature
des corps sçait employer si à pro-
pos la chaleur , & s'en servir
comme d'un instrument pour
donner à chaque chose ce qu'elle
doit naturellement avoir , & im-
primer sur chacune son caractère
particulier , avec autant de ju-
stesse , que si ces corps avoient
de la connoissance & de la rai-
son. Et certainement , il n'est
pas possible que toutes ces choses
se fassent ainsi sans connoissan-
ce , & sans la conduite du rai-
sonnement : mais d'ailleurs , on
ne voit pas comment on peut
attribuer à des Natures mate-
rielles la faculté de connoître.
D'attribuer tout cet ar-
tifice à la force du feu , des es-
prits , ou des corps les plus sub-

V. Inter-
 pretem La-
 tinum hu-
 jus loci.

tils ; c'est ce qui ne se peut nullement : mais de dire aussi qu'au dedans de ces corps il se trouve quelque principe qui ait cette faculté de connoître, c'est ce qui passe toute admiration. Et nous avons le même sujet d'étonnement à l'égard de l'ame même des Animaux, puis qu'elle est de même nature que le feu & les esprits. Aristote en cet endroit ne parle que de l'ame des Bestes : car pour ce qui est des Hommes, il a toujours dit que leurs ames venoient de dehors, & que cela leur étoit particulier, toutes les autres ames étant nées, pour ainsi dire, dans les corps mêmes, & étant formées de la matière. Il dit encore qu'il n'y a que l'ame de l'homme qui soit divine, & qu'elle n'a aucune

Lib. 2. de
gen. anim.
cap. 3.

2. de ani-
ma c. 2. t.
2. & cap. 3.
t. 29.

140 *De la connoissance
ressemblance dans ses operations
avec les operations du corps.*

LXXI.
*Aristote nie
absolument
que les Bestes
pensent.*

Hist. ani-
mal. c. i.

On voit par ce passage qu'Aristote avoit tres-bien connu la difficulté qu'il y a, d'attribuer aux corps & aux Bestes des connoissances. Mais ce qu'il n'a fait que proposer ici par voye d'admiration, il semble qu'il l'ait assuré nettement en vn autre endroit, où en parlant des Animaux, & les comparant les vns avec les autres, il dit ces paroles expresses. *De tous les Animaux, il n'y a que l'Homme seul qui ait la faculté de penser. Homo unus ex numero animalium omnium vim obtinet cogitandi.*

LXXII.
*Remarque
de Scaliger
sur ce pas-
sage d'A-
ristote.*

Je sçai bien que Scaliger a repris l'Interprete, d'avoir traduit le mot de *βουλευαται* par celui de *cogitare* : & il

dit que ce mot Grec signifie dans sa force, méditer à part soy , & délibérer sur vne affaire. Mais la langue Grecque n'a pas d'autre terme qui signifie plus expressément ce que nous disons en François *penser* , & en Latin *cogitare* : car celui de νοῦν, est encore plus consacré à l'Homme, puis-qu'Aristote, pour distinguer nostre ame de celle des Bestes , ne lui donne jamais autre nom que celui de νοῦς.

Les paroles qui suivent après celles que je viens de rapporter d'Aristote , n'autorisent pas beaucoup la remarque de Scalliger. *Et quoi que les autres Animaux*, dit-il, *soient pourvus de memoire, & capables de discipline ; il n'y a pourtant que l'Homme qui puisse se ressouve-*

LXXIII.
*La Memoi-
re & la Re-
miniscence
d'Aristote.*

nir. Par ces paroles qu'Aristote a répétées mot à mot en vn autre endroit , il semble qu'il ait accordé aux Bestes la connoissance , puis-qu'il les reconnoît pourveûes de memoire ; & que s'il les prive de connoissance , ce n'est que de cette sorte de connoissance qui se fait avec vne réflexion particulière dans les délibérations , & dans la recherche que nous faisons pour nous ressouvenir. Mais il est certain qu'Aristote a distingué autrement la Memoire & la Reminiscence : car selon lui , la memoire ne consiste que dans vne *image* , & vne *representation imprimée sur la substance de l'endroit du corps où est le sens commun* , à peu près de même que les figures

De Mem.
& Rem.
cap. 2.

De Mem.
& Rem.
cap. 1.

sont représentées sur de la cire par l'impression des cachets : de sorte qu'avoir la memoire de quelques choses, c'est avoir les figures de ces choses ainsi représentées. Au lieu que la Remi- Ibid.
niscence emporte outre cela vne certaine Perception de l'esprit, qui fait qu'en *se ressouvenant, on sçait cela même qu'on se ressouvient* : ce qui est commun à toute sorte de pensées, puis - qu'il est impossible de penser sans sçavoir que l'on pense. Ainsi Aristote disant que les Bestes ne se ressouvienent nullement, & qu'il n'y a que l'Homme qui ait la faculté de se ressouvenir ; il ne faut point trouver étrange, s'il a dit aussi que l'Homme seul entre tous les Animaux étoit capable de penser. Ce Philosophe a donc

crû que les Bestes n'avoient point de veritables pensées.

*LXXIV.
Aristote a
dit souvent
que les Bes-
tes sont des
machines
Automates.*

Il ne reste après cela, sinon qu'Aristote ait reconnû que les Bestes étoient des Automates, & qu'elles ne se mouvoient que par machine, & par des ressorts préparez. Et c'est aussi ce qu'il a dit bien clairement ; car voici comme il parle, expliquant comment se fait le mouvement des Animaux. *Comme ces machines qu'on appelle Automates, dit-il, dès lors qu'on les remûe tant soit peu d'une certaine manière, font incontinent leurs mouvemens par la force des ressorts débandez Aussi les Animaux se meuvent de même, ayant des os & des nerfs comme autant d'instrumens disposez par l'industrie de la Nature,*
qui

De Ani-
mal. mo-
tione cap.
7.

qui font en eux ce que font dans les machines les pièces de bois & de fer avec leurs ressorts. Il dit la mesme chose ailleurs. Il peut se faire, dit-il, que dans les Animaux une chose en meuve une autre, & que leurs corps soient comme ces merveilleux automates : car en effet, ils sont composez de membres qui ont cette faculté, mesme lors qu'ils sont en repos, de pouvoir faire certains mouvemens aussi-tost qu'on les y détermine. Et comme dans ces machines, il n'est nullement besoin que quelqu'un y touche actuellement quand elles font leurs mouvemens, pourvu qu'on les ait auparavant touchées : aussi on en peut dire autant des Animaux.

2. de gen:
anim. c. 1.
post med.

G

LXXV.
*Et que dans
 l'homme
 même les
 mouvemens
 des mem-
 bres ne se
 font pas im-
 mediate-
 ment par
 l'ame.
 De anim.
 motione
 cap. 8.*

Dans l'homme même, il ne veut pas que l'ame fasse immédiatement le mouvement des membres, ou qu'elle y soit actuellement présente, pour les regir dans leurs operations. Outre ce qui a été déjà rapporté ci-dessus, voici comme il parle. *Il arrive en ceci, ce sont ses paroles, comme quand on a entre les mains quelque chose d'inanimé, par exemple, lors que quelqu'un remuë un bâton : Car il est manifeste que l'ame n'est point là-dedans, ni dans l'extrémité du bâton la plus éloignée, ni dans celle qui est dans la main. Et pour cette même raison, si nous disons que l'ame n'est point dans le bâton, comme un principe interne de son mouvement; nous devons dire aussi qu'elle*

n'est pas non plus dans la main : Car ce qu'est le bâton à l'égard de la main, la main l'est à l'égard du poignet, & celui-ci à l'égard du coude. Et il n'importe de rien que ces parties soient conjointes avec le reste du corps, ou qu'elles ne le soient pas : & toute la différence que nous y trouvons, c'est que le bâton est une partie que nous pouvons separer du corps ; au lieu que la main & le bras sont des parties inséparables.

Mais il est temps enfin de donner l'éclaircissement nécessaire à toutes ces premières difficultez, & d'établir le sentiment commun des Philosophes, qui est que les Bestes n'ont pas à la verité des connoissances spiritüelles qui

LXXXVI.
L'on commence à éclaircir toutes ces difficultez.

n'appartiennent qu'aux seules
ames raisonnables , & aux
purs esprits ; mais qu'elles ont
néanmoins des connoissances
sensibles , qui peuvent fort
bien convenir à tous les Ani-
maux que la nature a pour-
vûs de divers organes des sens.
Et certainement ce seroit vne
chose bien étrange , & bien
peu sortable à la sagesse infi-
nie que nous remarquons
dans les ouvrages de la natu-
re , si elle avoit pris le soin de
former des yeux & des oreil-
les , qui ne serviroient que
pour vne parade extérieure ,
& non pas pour voir ou pour
entendre. Que s'il n'est pas
moins certain que les Bestes
voient & entendent , qu'il est
manifeste qu'elles ont des
yeux & des oreilles ; n'est-il

pas encore indubitable qu'elles connoissent, puis-que voir, entendre, & généralement sentir, emporte du moins quelque sorte de connoissance, & qu'une intime perception du côté de l'ame n'entre pas moins dans l'essence de la veüe & du sentiment, que le fait du côté du corps, l'extérieure disposition de l'organe?

Pour bien démêler vne matière si embarrassée, je croi qu'il ne faut que bien expliquer ce que c'est que connoissance spirituelle, & ce que c'est que connoissance sensible; & si l'on peut faire voir la nature de l'une & de l'autre, avec leur différence, je suis persuadé que toutes les raisons que je viens de rapporter ne nous feront pas

LXXVII.
Connois-
sances sen-
sibles, &
connoissan-
ces intella-
ctuelles.

grand peine; & qu'au contraire, il ne nous fera pas fort malaisé de prouver qu'en effet les Bestes ont des connoissances sensibles. Voici donc ce me semble ce qui peut contribuer à l'intelligence de ces choses.

LXXVIII.

*Qu'il y a
en nous des
connoissances
intellectuelles.*

La connoissance spirituelle, ou si vous voulez intellectuelle, est vne perception intime, par laquelle nous appercevons tellement vn objet, que nous nous appercevons de cela même; c'est à dire, vne perception qui emporte essentiellement avec elle vne espece de réflexion qu'elle fait indivisiblement sur elle-même, en sorte que nous connoissons fort bien que nous connoissons. Mais la connoissance sensible est vne simple

perception d'un objet sans cette réflexion. Nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes, & à considérer ce qui se passe en nous, pour bien comprendre la nature de ces connoissances, de ces perceptions, & de ces réflexions que je viens de dire. Quand je pense à Dieu; & qu'après avoir considéré la disposition admirable du monde, je viens à raisonner un peu, & à tirer cette conséquence, Dieu existe; je pense tellement à cette existence de Dieu, que je sçai intimement que j'y pense. Il n'est pas besoin que je fasse un autre acte de l'entendement, par lequel je me réfléchisse sur cette première pensée, pour dire oui. Il est vrai, je pense maintenant

G iiij

à Dieu , & à son existence : sans faire cette réflexion par vn nouvel acte ; le premier suffit pour me faire sçavoir que je pense , parce que de la façon que je pense pour lors, je ne le fais pas à mon insceû ; je pense en connoissant que je pense ; & cette sorte de pensée est essentiellement , & indivisiblement réflexive sur elle-même.

LXXIX.
*Même dans
 nos imagi-
 nations &
 dans nos
 sentimens.*

Il en est pour l'ordinaire de même, quand dans l'imagination je me figure vne rose, ou lors qu'ayant les yeux ouverts j'apperois vn objet. Car je me représente tellement la figure d'une rose , & je la considère d'une telle manière, que je connois indivisiblement cela même. Et quand je m'apperois de cét objet, en le

voiant, je le voi de telle sorte, que je puis dire en moi-même, oui je le voi, & je connois cela même que je l'apperçoi. Dans nos songes mêmes, nous ne laissons pas de nous appercevoir ainsi avec cette indivisible réflexion, puisque en effet nous nous en souvenons : ce qui seroit impossible, si nous ne nous fussions nullement apperceûs que nous pensions voir les choses comme nous les songions. De sorte que dans nos sentimens, dans nos imaginations, dans nos songes mêmes, il intervient pour l'ordinaire des connoissances intellectüelles, c'est à dire, des perceptions qui sont indivisiblement réflexives sur elles-mêmes.

XXC.
*Qu'il y a
 aussi en
 nous des
 connoissances
 sensibles.*

- Mais quelquefois aussi nous avons des perceptions qui n'emportent nullement avec elles ces sortes de réflexions, & où nous appercevons, sans nous appercevoir que nous appercevions. Par exemple, souvent il arrive qu'ayant l'esprit extrêmement occupé à la considération de quelque objet qui nous plaît beaucoup, nous sommes tellement absorbez dans cette considération, qu'il ne nous reste plus moien de penser presque à autre chose. Ainsi ayant les yeux ouverts, nous ne nous appercevons pas seulement des objets qui sont devant-nous, & vne personne de nos amis aura pû passer sans que nous y ayons pris garde. En cette rencontre je

demande, si l'on peut dire que nous ayons veû cette personne? A la verité, j'ai déjà supposé que nous ne nous en étions point apperceûs; mais aussi ce n'est pas là ce que je demande. Je ne demande pas si l'on s'en est apperceû, puisque je suppose que non; mais je demande si l'on a veû cette personne, qui a passé devant nous, lors que nous avions les yeux ouverts, & que rien ne manquoit, ni du côté de l'organe, ni du côté de l'objet, ni du côté du milieu pour faire la vision. L'avons-nous veüe? Si vous dites que non, il n'y a point à hésiter, vous devez donc dire que nous étions aveugles. Cette conséquence est naturelle; car celui-là est aveugle, qui

Gvj

ayant les yeux ouverts ne voit point en plein jour ce qui se passe devant lui, lors qu'il ne manque rien au dehors de tout ce qui est nécessaire à la vision. Vous direz peut-être qu'une des conditions nécessaires est l'attention, qui manque en cette rencontre; mais prenez garde, s'il vous plaît, que si cette attention est nécessaire pour nous appercevoir que nous voions, elle peut ne l'être pas pour voir; & je ne demande pas maintenant si nous nous appercevons, mais seulement si nous voions.

xxci.

*Que l'on
peut voir
sans s'en
appercevoir.*

Pour ne pas m'arrêter ici trop long-temps, il me semble que nous devons dire absolument que nous avons veû: Car enfin, il est évident que

pendant tout ce temps-là nous n'étions pas aveugles. Nous sçavons cela, & nous le disons, comme l'ayant ainsi expérimenté, & sentant fort bien qu'en effet nous n'étions pas aveugles, que nous avions des yeux, que la lumière ne nous a point disparu, que les choses étoient comme elles sont maintenant. Il est donc manifeste que nous voyions pour lors aussi-bien que nous voions à cette heure; & toute la différence qu'il y aura, c'est que maintenant nous voions avec cette attention, & que tantôt nous voyions sans elle. D'où je conclus que l'on peut voir sans cette attention particulière, je veux dire, sans s'appercevoir que l'on voit.

Mais d'ailleurs, il est évident aussi que *voir*, emporte essentiellement quelque sorte de connoissance & de perception vitale. Car enfin, voir n'est pas recevoir des rayons de lumière, ni avoir vne image de l'objet représentée au fond de l'œil; voir, dit quelque chose de plus, puisque toutes ces représentations optiques pourroient se faire dans vn œil artificiel. Et à nous consulter nous-mêmes, nous sommes convaincus par nôtre propre experience, que dans cette rencontre nous voyions d'une manière qui dit quelque chose de plus. Cette manière particulière ne peut être que la perception vitale, & c'est ce que nous appellons proprement sensation, ou sen-

timent. Il y a donc en nous des sentimens & des perceptions vitales, qui ne sont point réflexives sur elles-mêmes, & qui se font en nous, sans que nous nous appercevions; & c'est ce que nous appelons des connoissances sensibles, qu'il faut nécessairement reconnoître, à la différence des intellectuelles.

Et pour nous convaincre pleinement de ceci, nous n'avons qu'à faire réflexion sur ce qui nous arrive tous les jours en lisant vn livre avec quelque application. Nous sommes attentifs au sens des paroles, & nous n'avons nulle attention à considérer les lettres, qui sont par leur diverse figure, & par leur arrangement toute la suite du

XXCII.

Exemple.
où l'on sent
& où l'on
voit.....

discours. Nous ne prenons pas garde si les caractères sont bien formez ou non, quand d'ailleurs l'impression est assez nette pour ne nous pas arrêter. Il pourra y avoir de l'Italique mêlé avec le Romain, sans que nous nous en appercevions ; & quelquefois même nôtre application sera si grande, que nous ne ferons pas seulement réflexion sur la langue en laquelle le livre est écrit. Il faut donc reconnoître que dans cette rencontre nous n'appercevons point les lettres & les mots de ce livre avec cette perception réflexive, par laquelle nous puissions nous rendre compte à nous-mêmes de ce que nous appercevons, & qui nous fasse appercevoir que nous appercevons.

Mais d'ailleurs, il est manifeste que nous avons vu toutes ces lettres, que nous avons remarqué leur figure, que nous les avons distinguées les vnes des autres, que nous les avons considérées avec cette liaison qu'elles ont entre elles pour composer les mots; & sans cela, nous n'en aurions jamais pû pénétrer le sens, que nous avons néanmoins fort bien compris. N'est-il donc pas manifeste encore que nous pouvons voir & remarquer les objets, & les distinguer les vns des autres, sans avoir de ces perceptions réflexives, que nous avons appelé spirituelles? Il faut donc aussi reconnoître en nous de ces sortes de connoissances,

XXCIII.

Sans con-
noissance
intellectuel-
le.

que nous avons appellées sensibles.

XXCIV.

*Qu'il y a
des perceptions si
fines, qu'on
ne s'en sou-
vient pres-
que pas.*

Il est vrai qu'il y a quelquefois des perceptions si fines & si délicates, que toutes spiritüelles qu'elles sont, elles échappent même à nôtre propre connoissance, de sorte que nous ne nous en apercevons pas, ou que du moins nous ne nous souvenons pas de nous en être aperçeus, comme il arrive souvent dans les songes, où nous avons certainement eû de ces perceptions réflexives, sans que pourtant nous puissions nous en souvenir. Et peut-être qu'on voudra dire, que comme quelquefois nous oublions les choses que nous avons le mieux sceûes; on ne doit pas trouver étrange que

nous ne puissions nous souvenir de ce qui a passé si légèrement dans nôtre esprit. De sorte que dans ces rencontres, si nous ne pouvons point nous rendre compte à nous-mêmes des particularitez que nous avons veûes dans le caractère des lettres de ce livre, il ne s'ensuit pas pour cela que nous ne les aions veûes avec cette perception, qui nous faisoit sçavoir à nous-mêmes que nous appercevions, mais cela nous fait entendre seulement que nous pouvons l'avoir oublié.

Mais cela même, qu'il y ait des perceptions si fines & si délicates, que quelque soin que nous prenions, nous ne pouvons les remarquer, ni nous en souvenir; c'est ce que je

xxcv.

*Qu'il y en
a d'autres
dont on ne
s'apperçoit
point du
tout.*

prétendois montrer , & ce sont ces perceptions que j'appellois sensibles. Ne dites pas pourtant que nous les oublions , parce qu'enfin pour oublier, il faut avoir sceû quelquefois. Or nous n'avons jamais sceû que nous appercevions dans les rencontres que je viens d'expliquer ; & si lors même que nous lisions actuellement , quelqu'un fût venu nous interrompre , & nous demander compte des lettres & du caractère , nous aurions été aussi en peine que si nous n'eussions jamais leû , & il nous faudroit jeter les yeux tout de nouveau sur le livre , pour en remarquer l'impression. Nous oublions , il est vrai , ce qu'effectivement nous avons apperceû dans les songes : mais

enfin, nous nous souvenons, du moins en général, d'avoir apperceû quelque chose ; & lors qu'on vient à en toucher quelque particularité , nous trouvons justement que c'est cela même ; comme il arriva autrefois à Nabuchodonosor, lors que Daniel luy raconta distinctement les songes, dont ce Roy ne pouvoit lui-même se ressouvenir ; mais ici il n'y a rien de semblable. Nous avons beau nous tourmenter à nous remettre dans l'esprit ce que nous pouvons avoir veû ; on a beau nous interroger, & nous tourner de tous côtez ; plus nous y faisons réflexion, & mieux nous voions qu'en effet nous n'avons jamais sceû comment étoit faite vne certaine lettre : de sorte que

quoi que nous l'aions fort bien veüe & distinguée entre toutes les autres, nous ne l'avons jamais apperceüe avec cette sorte de perception qui nous fait sçavoir intimement cela même que nous appercevons. Ainsi je ne pense pas qu'on me conteste davantage, qu'il n'y ait dans nous de certaines perceptions, dont nous ne pouvons nous appercevoir, & que nous avons appelé des connoissances sensibles, à la différence des intellectuelles, qui essentiellement ont cela, qu'indivisiblement elles nous font appercevoir que nous appercevons.

XXXVI.

Que les Bestes n'ont point des

Après quoy il me semble qu'il n'est pas fort malaisé de voir la verité du senti-

ment commun des Philosophes que j'ay entrepris de défendre. Et si l'on fait réflexion à la difference de ces deux sortes de connoissances, on verra d'abord que toutes les difficultez qui ont esté proposées contre cette opinion s'évanouissent d'elles-mêmes; & qu'en effet toutes ces raisons prouvent bien que les Bestes n'ont point de connoissances spirituelles, ce que nous accordons volontiers; mais qu'elles ne prouvent nullement que les Bestes n'ayent des connoissances sensibles. Ainsi quand on dit que nous faisons, sans y penser, plusieurs mouvemens, qui sont d'ailleurs tres-reglez, & tres-bien proportionnez à la fin que nous pourrions nous

connoissances spirituelles, mais qu'elles en ont de sensibles.

estre proposé nous-mêmes ; on veut dire seulement que dans ces rencontres nous n'avons point des connoissances intellectüelles, puis qu'en effet nous n'y prenons nullement garde , & n'en sçavons rien pour la pluspart du temps ; mais on ne peut pas contester, ce me semble , qu'il n'y intervienne de ces connoissances sensibles , à peu près semblables à celles que je viens d'expliquer , & que nous avons , en faisant quelque lecture avec application.

XXCVII.

*La Raison
& la
Phantaisie.*

Mais il faut remarquer que nous avons en nous deux Facultez de penser & d'agir ; l'une est simple , & purement spiritüelle , que nous appelons *la Raison* , ou la *Faculté raisonnable* : l'autre est composée

posée & materielle, que nous appellons la *Phantaisie*, ou l'*Imagination*. Le discernement de ces deux Facultez est, à mon avis, vn des points des plus importans de toute la Philosophie Morale aussi-bien que de la Naturelle & de la Metaphysique. Je croy pouvoir montrer que les fautes qu'on commet dans la pratique, à l'égard des mœurs, proviennent toutes de la Raison; & que les erreurs où l'on tombe, à l'égard des Sciences speculatives, proviennent toutes de la Phantaisie: & de plus, que la peine que nous avons souvent dans le discernement des choses, soit pour les mœurs, ou dans les Sciences, vient du peu de soin que nous prenons de

H

bien distinguer les operations de la Raison d'avec celles de la Phantaisie.

XXCVIII.
La Volonté
& l'Appetit.

Quoy qu'il en soit, comme dans la Raison, c'est à dire, dans la Faculté raisonnable, nous distinguons deux puissances; l'une pour considerer les objets, laquelle est appelée *Entendement*; l'autre pour agir, & nous porter à poursuivre les objets, ou à nous en retirer, que l'on appelle *Volonté*: Aussi dans la Phantaisie Aristote & S. Thomas ont distingué comme deux facultez, l'une pour représenter & appercevoir les objets, qui répond à l'entendement, & qui retient le nom général d'*Imagination*; l'autre pour agir, & nous porter à fuir ou à poursuivre les

objets , que nous appellons *Appetit sensible, ou sensitif*: ce qui répond à la volonté , laquelle est appelée par S. Thomas vn *Appetit raisonnable*.

Après avoir montré qu'il y xxxix.
a en nous des connoissances Où il y a
sensibles , qui sont les opera- des connois-
tions de la pure Phantaisie, sances sen-
qui répondent aux connois- sibles , il y
sances intellectüelles de la fa- a aussi des
culté raisonnable ; il est faci- appetits
le de faire voir qu'il y a en- sensibles.
core des appetits sensibles,
qui seront aussi des opera-
tions de la pure Phantaisie, &
qui répondront aux actes de
la Volonté. C'est vne suite
nécessaire de ce que j'ai déjà
établi ; & comme dés lors
qu'on admet vn entendement,
il faut nécessairement recon-
noître vne volonté , parce

H ij

qu'il est impossible d'avoir la faculté de contempler les objets, sans se pouvoir porter à les poursuivre ou à les rejeter : Aussi si l'on est vne fois convaincu qu'il y a des connoissances sensibles, on le fera de mesme qu'il y a des appetits sensitifs ; parce que s'il y a des mouvemens qui nous fassent appercevoir les objets, il y en a aussi qui nous les font poursuivre.

X C. *Exemple de l'appetit sensible qui est en nous.* Mais ces appetits , ou si je les oïsois ainsi appeller , ces volontez sensibles , paroissent clairement dans l'exemple que j'ay rapporté. Car en lisant , non seulement nous remarquons fort bien les lettres , mais aussi nous les parcourons toutes. Nous mouvons les yeux à propos pour

lire tous les mots les vns après les autres : Nous revenons après avoir parcouru toute la ligne ; nous tournons le feuillet , après que la page est finie ; & tout cela se fait avec dépendance des perceptions, & par la détermination qui suit des objets que nous avons remarquez , puis qu'en effet, nous ne mouvons la teste pour recommencer vne ligne, sinon parce que nous avons remarqué que nous avions achevé de parcourir la précédente. Et ce sont ces mouvemens qui se font ainsi en consequence des perceptions , & des connoissances sensibles, que nous appellons des volontez sensibles , ou pour parler plus régulièrement , des actes de l'appetir sensitif.

H iij

XC I. *A la verité, les Bestes n'agissent pas par des principes plus parfaits que nous.* Nous difons donc, qu'à la verité il ne faut pas attribuer aux Bestes rien de plus que ce qui se trouve dans les hommes. Les Animaux peuvent sans doute faire tous leurs mouvemens de la même manière, ou par les mêmes principes que nous faisons les nôtres dans plusieurs de ces rencontres, où il y a infiniment plus d'industrie que dans tous les mouvemens des Bestes. Et certainement il ne seroit point raisonnable de vouloir que le bruit que fait vn chien en abboyant, se fassent avec plus de connoissance que le son des paroles d'un

XC II. *Mais qu'elles agissent aussi par des principes* Prédicateur. Mais aussi, à considérer la grande ressemblance qui se trouve entre la manière d'a-

gir des animaux & celle des hommes , il faut dire sans doute qu'elle procede à peu près des mêmes principes dans les vns & dans les autres. N'est-il pas vrai qu'un chien voit son maistre, & que dans la foule il le distingue de tous les autres hommes, de la même manière que nous voyons les lettres dans un livre, & que dans une si grande multitude nous les distinguons les vnes des autres ? Pourquoi donc ce chien s'adresseroit-il à cet homme plutôt qu'à un autre, s'il ne l'avoit veü & distingué de la sorte ? Pourquoi lui feroit-il tant de caresses ? Pourquoi donneroit-il par tant de sauts extraordinaires, des marques d'une si grande allegresse, si

H iiij

*à peu près
semblables
aux nostres.*

en le reconnoissant il n'avoit ressenti quelque impression, qui le détermine à faire tous ces tressaillemens, du moins en la manière que nous ressentons quelque impression qui nous détermine à mouvoir les yeux en lisant, sans que d'ailleurs nous y fassions aucune réflexion? Il est donc indubitable que tous ces mouvemens du chien qui s'approche, qui saute, & qui caresse son maistre, procedent du sentiment qu'il a eû, & qu'ils se font en consequence de la veüe, c'est à dire, par la détermination des connoissances sensibles qui ont précédé, de la même manière que les mouvemens de nos yeux & de nôtre teste se font en consequence de la veüe que nous

avons eûe des lettres, & du discernement sensible que nous en avons fait. Ainsi il y a dans cette Beste des connoissances, & des appetits sensibles, puisqu'elle voit, qu'elle sent, qu'elle distingue les objets, & qu'elle agit en consequence de ces sentimens.

Les raisons qui ont esté alleguées cy-dessus, pour montrer que les Bestes ne sçauroient avoir des connoissances, à moins qu'elles ne fussent pourveûes de raison & d'une ame spiritüelle, n'ont aussi nulle force après le discernement que nous venons de faire des deux sortes de connoissances. Car il est bien vray, que pour les connoissances spiritüelles, qui surviennent pour l'ordinaire dans nos sen-

XCIII.
*Les raisons
des nou-
veaux Phi-
losophes
prouvent
bien que les
Bestes n'ont
point de
connoissan-
ces spiri-
tüelles.*

timens mesmes , il faut vn principe indivisible , dont la force & l'énergie étant répandue dans toutes les parties du corps , fasse que tous les divers sentimens soient néanmoins apperceûs par cet indivisible principe : ce qui ne pouvant convenir à vn principe materiel, nous concluons, suivant le raisonnement de S. Gregoire de Nyssé, que nous avons vne ame spirituelle , puisque nous experimentons que ce *nous*, qui sent dans toutes les diverses parties du corps, est vn *nous* entièrement indivisible ; & que le mesme *nous* qui voit, est aussi le mesme *nous* qui touche, ou qui entend.

XCIV.
*Mais elles
 ne prou-*

Mais à l'égard des connoissances sensibles, il n'en est pas

de même : comme il n'y a là *vent rien*
 aucune réflexion, par laquelle *à l'égard*
 le l'animal puisse se dire à luy- *des connois-*
 même, je voy, je touche, je *sances sen-*
 sens ; aussi il n'est nullement *sibles.*
 nécessaire que ce principe qui
 le fait ainsi voir & sentir soit
 indivisible ; il peut estre ré-
 pandu par tout le corps,
 & même il peut quelque-
 fois se diviser, lors que l'on
 coupe l'Animal en pièces, de
 même façon que le principe
 qui donne la vie aux Plantes
 se peut partager, lors qu'on
 arrache vn rejetton d'un Ar-
 bre, & qu'on le transplante.

Davantage, il est vray que *xcv.*
 cette réflexion indivisible que *Les percep-*
 nous faisons sur nos pensées *tions sensi-*
 spirituelles par ces pensées *bles peu-*
 mêmes, est quelque chose de *vent être*
 si relevé & de si au dessus de *sans liberté*
& sans rai-
son.

H vj

la portée des corps, qu'il n'est pas possible d'imaginer vne substance materielle, pour subtile, & pour penetrante qu'elle soit, qui puisse en venir là. Il est encore tres-veritable, que ces pensées ne peuvent proceder que d'une substance, qui soit aussi pourvue de la faculté de raisonner, de déliberer, de vouloir, de se déterminer: ce sont des suites indispensablement necessaires, & qui nous convainquent aisément, que nous, qui experimentons en nous toutes ces facultez, nous sommes pourvus d'un principe plus parfait que tout ce qu'on peut imaginer de corporel, c'est a dire, d'une ame spirituelle. Mais pour les connoissances sensibles, rien de tout cela n'est requis. Ce sont

des operations qui ne sont pas au dessus de la matière : les objets ne sont que des corps, & des corps singuliers qui sont actuellement presens, qui agissent sur les organes des sens, & qui y causent de certaines émotions. Le principe qui exerce le sentiment le fait à la vérité d'une manière admirable, & si vous voulez, incompréhensible; mais enfin il le fait sans cette réflexion, & sans cette attention, qui seule est le caractère de la spiritualité de notre ame, & ainsi ce peut estre un principe materiel.

L'autorité d'Aristote ne favorise nullement les nouveaux Philosophes. Car lors qu'il dit que les animaux sont comme des machines automates, il ne dit rien, de - quoy tout

XCVI.

*Il est vrai
ce que dit
Aristote,
que le corps
des Ani-
maux est
une machi-
ne.*

le monde ne demeure d'accord. Il n'y a personne qui ne reconnoisse en effet que le corps des animaux est vne machine admirable, pourveüe d'une infinité de petits ressorts, qu'un Ouvrier infiniment industrieux a arrangez avec vne adresse incomprehensible. Nous convenons tous en ce point; & il ne s'agit que de sçavoir si outre cette machine du corps sensible, il n'y a pas encore là-dedans vne forme qui anime, & qui gouverne cette machine; & c'est de-quoy Aristote ne douta jamais.

XCVII. Ce qu'il asseûre, qu'il n'y a
Et que les Bestes ne pensent point. que l'homme seul entre tous les animaux qui ait la faculté de penser & de se ressouvenir, peut avoir un tres-bon sens:

Car outre que le mot Grec, dont il se sert, signifie *délibérer*, & consulter, selon la remarque de Scaliger ; si nous y prenons bien garde, nous trouverons aussi que le mot *Cogitare*, dont s'est servi l'Interprete d'Aristote, & celui de *Penser*, dont nous nous servons, signifie la même chose que le *βουλεύεσθαι* d'Aristote ; & qu'en effet nous ne disons *penser*, ou *cogitare*, que pour exprimer l'attention sérieuse & la réflexion que nous faisons sur quelque chose. Et en ce sens nous disons aussi avec Aristote que les Bestes ne pensent point : ce qui n'empêche nullement qu'elles n'aient de véritables sentimens, & des connoissances sensibles.

xcviii.

*Qu'on ne
peut nier
que les Bestes
n'ayent
des ames.*

De tout cecy on peut tirer quelque éclaircissement, pour sçavoir quel peut estre ce Principe qui fait toutes ces operations sensibles dans les Animaux : Car ces Philosophes qui ne veulent pas que les Bestes ayent des connoissances, ne veulent pas aussi qu'elles ayent des ames : Ainsi le principe de leurs actions ne consiste, selon eux, que dans les ressorts & dans l'arrangement de leurs parties. Je trouve encore que parmi les Peres, Saint Gregoire de Nyffe a assuré que les Bestes n'ont point d'ame; & que ce qu'on appelle ame dans les Animaux ou dans les Plantes, ne participe pas plus veritablement de la nature de l'ame, qu'une pierre qui auroit la ressem-

De Opif.
Hom. c. 15.
& c. 30.

blance du pain, participe de la nature du pain. Sans m'arrêter à expliquer le sens de ce Pere , qui est bien éloigné de la pensée des nouveaux Philosophes , il me semble , qu'à moins que de faire vne question de nom , & de vouloir changer l'institution & l'usage des mots , on ne peut nier que les animaux n'ayent des ames. Ce seroit vne entreprise bien puérile , si l'on vouloit dire que les Animaux ne vivent point. Ils vivent sans doute , & ils meurent aussi. Il faut donc qu'ils ayent en eux quelque principe qui les fasse vivre : & ce principe, de quelque nature qu'il puisse estre, est ce que nous appellons vne Ame. Ainsi on ne peut , ce me semble,

sans quelque sorte de puérilité , contester au fond , que les Bestes n'ayent vne ame.

XCIX.

*Si l'ame des
Bestes est le
sang ou les
esprits.*

*Hom. 8. in
Hex.*

Maintenant, pour déterminer ce que c'est que cette ame , quelques-vns se servent des expressions de la Sainte Ecriture ; & S. Basile ne croit pas qu'un Chrétien puisse estre en peine de sçavoir quelle est la nature de l'ame des Bestes , après que la Sainte Ecriture a si souvent déterminé que ce n'est que leur sang. Quelques-vns néanmoins , nonobstant tous ces Passages, ne pensent pas estre dans l'erreur pour avoir d'autres sentimens , & pour dire que l'ame des Bestes consiste particulièrement dans un feu tres-subtil , & tres-agissant,

qui estant répandu dans tous leurs membres , leur donne cette vigueur qui les entretient dans l'action , & dans la vie. Il y en a qui expliquant tout par le moyen de leurs Atomes, pensent nous donner de grandes lumières , quand ils nous disent que de ces petits corps les plus délicats, qu'on appelle *Esprits* , sont ceux qui font la nature de l'ame ; & suivant cette explication , il faut dire tout au contraire de ce que dit Saint Gregoire de Nyffe , sçavoir que l'ame de l'homme n'est ame que par metaphore , & que celle des Bestes est la seule qui doive estre appelée véritablement ame , puisque ce mot dans son origine signifie la mesme chose que celui

d'esprit, c'est à dire, ce qu'il y a de plus subtil & de plus actif dans les corps.

C.
*Qu'il n'y a
 ny atomes,
 ny esprits,
 ny corps
 imaginable
 qui suffise
 pour faire
 la fonction
 d'une ame.*

C'est vne chose admirable, que tous ces Philosophes qui nous reprochent perpetuellement que nous voulons les payer de mots qui ne signifient rien, & que nous leur répondons à toutes leurs demandes par vne Vertu, ou par vne Forme, pensent nous donner vn grand éclaircissement sur ce sujet, en nous disant ce qu'ils disent à toutes les questions, que ce sont de certains atomes, de certains esprits, ou vn certain feu, qui assurément ne sont que des mots aussi vagues que le sont ceux de formes ou de vertus, & qui ne nous donnent pas plus de lumière pour

voir le détail des choses, que font les qualitez occultes. Je n'entreprends pas icy de faire voir le peu de raison que ces Messieurs ont de se donner dans cette rencontre de l'avantage par dessus les Philosophes ordinaires ; mais je m'arreste seulement à montrer qu'il n'y a ny feu, ny atomes, ny esprits, ny corps imaginable, pour subtil & pour agissant qu'il puisse estre, qui soit capable de faire la fonction d'une ame, & d'estre le Principe des sentimens & des connoissances que j'ay fait voir qui se trouvent dans les Bestes. Je ne parle pas maintenant des raisons générales, qui prouvent que l'ame estant une forme, & toute forme devant penetrer la matière, & luy estre

intimement presente en toutes ses parties , nulle forme ne peut estre vn corps (entendant par le corps vne substance complete , & étendue suivant ses trois dimensions) parce que nul corps ne peut pénétrer vn autre corps. Ces raisons, quelque belles & quelque convaincantes qu'elles soient , ne feroient pas d'impression sur des esprits qui sont déjà prévenus, & qui ont de la peine à souffrir seulement le mot de formes , bien loin de vouloir pénétrer les raisons qui nous convainquent de leur existence. Sans sortir de nostre sujet, voici vne preuve qui me semble assez forte, pour établir ce que j'ai avancé.

*C I.
Les raisons
qui prou-*

Si je demande à quelqu'un de ces Messieurs comme quoy

l'on peut démontrer que nous *vent que nous avons une Ame spirituelle..*
 avons vne ame spirituelle; ils
 me répondront sans doute
 que c'est par la propre expérience que nous avons de certaines operations qui se passent en nous, & qui sont de telle nature, qu'il n'y a corps au monde qui soit capable de les produire; & qu'ainsi il faut qu'il y ait en nous vn principe de ces operations qui ne soit pas vn corps, mais vn pur esprit, c'est à dire, vne ame spirituelle.

Mais appliquons ce raisonnement à nostre sujet. Nous *C I I. Prouvent aussi que les Bestes ont une ame, qui n'est pas un corps complet.*
 sommes convaincus que les Bestes voyent, qu'elles sentent, qu'elles apperçoivent en quelque manière les objets, & les distinguent les vns des autres. Il est évident

que voir , sentir , appercevoir ,
& distinguer les objets , sont
des opérations qui ne peu-
vent proceder d'aucun corps
imaginable , prenant le corps
simplement pour vne substan-
ce complete & étendue en
longueur , en largeur , & en
profondeur. Divisez cette
substance en tant de petits
morceaux qu'il vous plaira ;
donnez à toutes ces parties
les figures du monde qui nous
sembleront les plus propres ;
arrangez - les , mouvez - les ,
tournez - les en tout sens ; ja-
mais vous n'en viendrez à me
faire concevoir que ces par-
ties ainsi meûes & arrangées
puissent voir & sentir , &
appercevoir les objets de la
façon que j'ay montré que
les Bestes les apperçoivent ,
& les

& les reconnoissent. Il faut donc que dans ces Animaux, outre ce corps sensible, & cette substance étendue que nous découvrons par nos sens, il y ait quelque principe que nous ne voyons pas, & qui fasse en eux à proportion, ce que fait en nous nôtre ame raisonnable, c'est à dire, qui ait la faculté de produire ce que nul corps imaginable n'est capable de faire.

On dira peut-être que cette raison prouveroit que les Bestes mêmes ont vne ame raisonnable & spirituelle; Car en disant que nos operations ne peuvent provenir d'aucun corps imaginable, nous concluons d'abord que le principe d'où elles partent n'étant pas vn corps, doit être

CIII.

*Cette ame
des Bestes
est mate-
rielle, quoi
qu'elle ne
soit pas un
corps com-
plet.*

vn pur esprit. Si donc nous disons que les sentimens des Bestes ne peuvent être produits d'aucun corps, il faut aussi qu'ils procedent d'un pur esprit. Mais il faut remarquer que nous parlons autrement du principe de nos operations que de celui des operations des Bestes. Nous disons que les pensées des hommes ne peuvent provenir non seulement d'aucun corps, mais encore d'aucun principe materiel, pour parfait qu'il puisse être d'ailleurs ; & qu'ainsi ce principe doit être vn esprit : Mais pour les sentimens des Bestes, nous disons à la verité qu'ils ne peuvent être faits par aucun corps imaginable, mais nous ne disons pas qu'ils ne puissent proce-

der de quelque principe materiel ; au contraire , nous disons que ces pensées qui emportent cette réflexion qu'elles font indivisiblement sur elles-mêmes, sont le seul caractère de la spiritüalität , & que ces connoissances sensibles des Bestes n'ont rien de si disproportionné à la matière, qu'elles ne puissent proceder d'un principe corporel.

Si nous prenions vn homme qui eust passé toute sa vie à travailler aux mines ; qui n'eust jamais rien veü que de l'or & de l'argent ; qui ne sceust ce que c'est que gravure ou sculpture , & qu'on lui fist voir l'impression de quelque excellente figure faite sur de la cire avec vn cachet : n'est - il pas vrai que

CIV.
Exemple.

I ij

cét homme en considerant ce cachet simplement comme vne pièce de métal, sans s'aviser encore de la graveûre qui y est, seroit vn peu en peine de sçavoir comment vn morceau d'argent de même nature que celui qu'il manie tous les jours, est capable de former sur de la cire vne figure si regulière ? N'est-il pas vrai encore, que si cet homme étoit tant soit peu raisonnable, il pourroit dire, non, il n'est pas possible qu'un effet si extraordinaire provienne d'une pièce d'argent, en considerant ce métal comme il l'a toujours considéré, c'est à dire, comme vn corps de soi-même irregulier, malleable, & fusile. Ne pourra-t-il pas donc

conclure , qu'il faut asseu-
rément que dans ce cachet
il y ait quelque chose d'ex-
traordinaire , qui ne soit pas
simplement de l'argent , tel
qu'il l'a toujours considéré
jusqu'alors ? Oui sans doute
il le pourra. Mais davanta-
ge , si on le pressoit de dire
ce qu'il pense encore de la
nature de ce principe , qui
peut former sur la cire cette
figure , & s'il ne croit pas qu'il
faille dire que c'est vn pur
esprit ? S'il a lui-même de
l'esprit , il dira sans doute que
non , parce qu'après tout , cét
effet qu'il remarque , tout ex-
traordinaire qu'il lui paroît ,
& tout incapable qu'il est
d'être produit par vne simple
pièce d'argent , n'est pas néan-
moins si au-dela de la puissan-

ce corporelle , qu'il ne puisse être produit par quelque chose de corporel, tel que pourroit être vne semblable figure gravée sur le métal.

C V.

Les opérations des Bestes démontrent qu'il y a en elles quelque chose outre le corps sensible.

Nous en disons de même à l'égard des Bestes. Certainement il n'est pas possible que leurs opérations procedent du corps , en prenant le corps simplement comme vne substance que nous voyons étendue suivant ses trois dimensions : il ne suffit pas même d'y ajoûter des figures , des arrangemens de parties , ou des mouvemens ; rien de tout cela n'est capable de nous faire comprendre comment vne Beste pourroit sentir : il faut donc dire qu'il y a outre tout cela quelque autre principe, que nous appellons la

forme; & puisque ces opérations ne sont pas au - delà de la puissance corporelle, il n'est pas besoin de dire que cette forme est vn pur esprit, mais ce peut être vne forme materielle.

Quelques - vns des nouveaux Philosophes, dans la pleine persuasion où ils sont qu'on ne les croira pas, avouënt franchement qu'ils ont l'esprit trop grossier pour comprendre cette Philosophie; qu'une si grande subtilité les passe; & que pour eux ils ne peuvent point concevoir qu'il y ait au monde autre chose de corporel que ce qui est vn corps, c'est à dire, vne substance étendue en longueur, en largeur, & en profondeur. Ces Messieurs,

I iij

CVI.
Quelques-
uns ne re-
connoissent
point d'au-
tres êtres
corporels
que ce qui
est un corps.

en parlant avec vne si grande humilité, pourroient bien en dire tant, qu'on viendroit à prendre toutes ces expressions pour vne déclaration sincere, & non pas pour vne ironie. Les Epicuriens accoûtumez à raisonner suivant les sens, ne reconnoissoient dans la nature que les choses sensibles ; & quand on leur parloit des Esprits, ils faisoient les humbles, & disoient de même qu'ils n'avoient pas l'esprit assez subtil pour concevoir vne substance qui ne fust ni noire ni blanche, ni dure ni molle, ni courte ni longue, ni en vn mot étenduë. Ces gens-là prétendoient se railler, & ils étoient persuadez que tout le monde auroit pour eux des sentimens pareils à ceux qu'ils

avoient eux-mêmes, & qu'on ne les prendroit pas pour des esprits grossiers, quand ils feroient profession de n'avoir pas la conception assez fine pour comprendre qu'il y eust rien dans la nature que des corps. Mais par malheur il s'est trouvé que le monde n'a pas eû pour eux toute la condescendance possible ; & que ce qu'ils prétendoient dire ainsi par raillerie, a été pris fort serieusement. En effet, il faut avoir l'esprit bien grossier, pour ne pas concevoir que nos propres conceptions ne peuvent provenir que d'un pur esprit.

Nos Philosophes n'apprehendent-ils pas qu'il ne leur arrive quelque chose de semblable, lors qu'ils font vnc

CVII.

*Qu'il y a
des choses
corporelles
qui ne sont*

I v

*pas elles -
mêmes des
corps.*

protestation si solennelle ,
qu'ils ne reconnoissent au
monde rien que de corporel
ou de spiritüel ; & qu'ils ajoû-
tent que parmi les choses cor-
porelles ils ne conçoivent rien
que ce qui est vne substance
étendueë en longueur, en lar-
geur, & en profondeur. Mais
quoi, ne reconnoissent-ils pas
qu'il y a du mouvement dans
la Nature ? Et le mouvement
est-ce à leur avis vne substan-
ce étendueë en longueur, en
largeur, & en profondeur ?
Quoi donc, seroit-ce vne cho-
se spiritüelle, c'est à dire, vne
substance qui pense ? Direz-
vous que le mouvement, c'est
le corps même qui se meut ?
Mais prenez garde de ne di-
re vous-même quelque cho-
se de plus inconcevable que

vous faites profession
pouvoir comprendre.
e boule soit en repos, il
tain qu'alors il n'y a
le mouvement en elle.
suite elle soit poussée,
lle commence à se mou-
il est encore certain
a pour lors vn mou-
it, qui n'étoit pas en
elle auparavant, & que ce
mouvement lui est survenu
de nouveau. Le mouvement
n'est pas vn pur néant : il faut
donc dire que quelque chose
de nouveau est survenu. Cet-
te chose ne peut être vne sub-
stance étendueë en longueur,
en largeur, & en profondeur,
puis qu'il est bien visible qu'il
n'est point survenu à cette
boule aucune nouvelle sub-
stance étendueë de la sorte; &

I vj

ce feroit vne imagination bien plaifante de croire qu'il y euft là deux corps, l'un ancien, qui feroit la boule, & l'autre nouveau, qui feroit le mouvement. La boule donc & le mouvement ne font pas deux corps. Et cependant le mouvement étant furvenu de nouveau au corps de la boule, il faut reconnoître quelque chofe qui n'eft pas corps, & qui appartenant néanmoins au corps, eft quelque chofe de corporel ; & c'eft ce que nous appellons des Modes, ou des Accidens.

CVIII. Je ne voi rien au monde de plus convainquant que la neceffité de reconnoître ainfi les modes des corps & leurs accidens, en forte que ces chofes étant de nouveaux

Q'outre les modes, il y a encore des Formes, qui ne font pas des corps.

modes survenus aux corps, ne soient pas elles-mêmes de nouveaux corps. Or il me semble que par la même conviction nous sommes dans la nécessité de reconnoître d'autres choses, que nous appelons *Formes substantielles* ; & qui n'étant ni corps, ni modes, ou accidens des corps, sont néanmoins quelque chose de corporel. Car comme dès lors que nous concevons que le corps est dans le mouvement où il n'étoit pas auparavant ; nous concluons qu'il y a quelque chose qui est survenu de nouveau, à raison de quoi nous pouvons dire véritablement que ce corps est meû, lui qui auparavant étoit en repos : aussi puis que dans vn animal qui vient de naître,

nous trouvons que le corps a maintenant vne certaine disposition qu'il n'avoit pas auparavant, par laquelle il est rendu capable de sentir, & de connoître en quelque manière, nous devons absolument dire qu'il est survenu à ce corps quelque chose de nouveau, qui le constituë dans cét état, & à raison de laquelle nous pouvons dire véritablement, voila vn animal. Il faut donc necessairement qu'il y ait là-dedans vne Forme substantielle ; puis que par ce mot nous n'entendons autre chose que cét état, ou cette disposition, ou enfin cette chose, qui fait que ce corps devient animé, & à raison de laquelle nous disons que c'est là vn animal.

Il faut bien remarquer la différence qu'il y a entre les modes, ou accidens, & les formes substantielles : Car quand vne boule, après avoir été quelque temps en repos, reçoit le mouvement ; la substance de la boule, qui étoit peut-être d'yvoire, n'est pas pour cela changée : C'est toujours de l'yvoire, & elle n'a changé que selon le mode, ou l'accident. De même vne cire, pour être faite ronde de quarrée qu'elle étoit, ne change pas pour cela de substance ; elle est toujours cire comme auparavant, & elle n'a fait que changer de figure. De sorte que le mouvement & la figure ne constituënt pas de nouvelles substances, mais seule-

CIX.

*Difference
des formes
& des mo-
des.*

ment de ces nouveaux composez, que nous appellons accidentels. Comme ici la figure ne constituë pas vne nouvelle cire, c'est à dire, vne substance, mais seulement vn *rond*, ou vne *cire-ronde*, qui n'est qu'un nouveau composé accidentel : Mais dans la production d'un animal, il y a quelque chose de plus que d'accidentel : Car il est manifeste que nous pouvons dire qu'il y a au monde un animal qui n'y étoit pas auparavant. Or un animal est vne substance, dont la nature est infiniment différente de toute substance qui ne seroit point animée. Et comme l'homme fait, sans contredit, vne substance particulière, différente de toute autre sub-

stance corporelle: aussi à proportion tout animal doit faire vne substance differente de toute autre substance corporelle. Or cette nouvelle substance n'est nouvelle, & n'est substance d'animal, qu'en vertu de cette nouvelle chose qui lui est survenue, & qui lui donne la faculté de sentir, & de faire toutes ses fonctions, & qui en vn mot le constituë en être d'animal. Il faut donc dire que cette nouvelle chose est vne Forme substantielle, puisque par ce mot nous n'entendons que cela même qui constituë vne substance; & qui survenant de nouveau, fait vne nouvelle substance, ou qui la corrompt en se retirant.

CX.

*La doctrine
des For-
mes n'a
rien que de
raisonna-
ble.*

Qu'y a-t-il en toute cette doctrine qui ne soit tres-clair & tres-intelligible, & même tres-manifeste ? Pourquoi donc ces nouveaux Philosophes prennent-ils tant de plaisir à déclamer contre la doctrine des Formes ? Pourquoi s'efforcent-ils de la faire passer pour absurde & pour inconcevable ? Si nous faisons en ceci comme ces Messieurs qui expliquent la plupart des questions par des hypotheses arbitraires ; si nous mettions seulement, comme par vne supposition faite à plaisir, qu'il y a des formes & des ames dans les animaux ; je ne croi pas qu'ils puissent trouver rien à redire à cette hypothese. Il n'est pas impossible qu'il y ait dans la Natu-

re des ames qui soient les formes des animaux, puisque la raison nous convaint que nous avons des ames, & que les décisions des Conciles ne nous permettent point de douter que ces ames ne soient de veritables formes des hommes. Il n'est pas impossible non plus que ces formes soient materielles, quoi que ce ne soient point des corps complets, & des substances étenduës; puis que nous sçavons qu'il y a des formes accidentelles, comme sont les modes, qui n'étant pas des corps, sont néanmoins quelque chose de corporel. Il n'est pas impossible qu'une de ces formes substantielles soit unie avec un corps disposé pour cela, & fasse avec lui un Tout,

De Vienne, sous
Clem. V.
De Latran, sous
Léon X.

& vn animal , qu'elle distingue de toute autre espece ; puisque nôtre ame est vnice de cette sorte à nôtre corps , & nous distingue de tout le reste des animaux. Il n'y a donc dans cette hypothese rien d'impossible.

CXI.
Cette doctrine prise
pour une
simple hy-
pothese...

D'ailleurs, ayant vne fois supposé ces formes, nous expliquons tres-commodément toutes les productions de la Nature : nous faisons aisément comprendre la difference qu'il y a entre vn changement purement accidentel, que nous appellons *alteration*, & vne production substantielle, que nous appellons *generation*, & *corruption*. Nous expliquons encore la manière d'agir des animaux; ce qu'on ne peut faire sans cela, quel-

que recherche que l'on fasse de la disposition particulière de la machine qui fait le corps des animaux. S'il n'y avoit dans les Bestes que de ces mouvemens que nous appellons naturels, comme sont l'agitation du cœur, la digestion, & semblables ; peut-être seroit-ce vne chose assez raisonnable de vouloir expliquer cela par la disposition d'une certaine machine, pourveu néanmoins qu'on reconneust de bonne foi que tout ce que l'on diroit sur cette disposition particulière, seroit aussi vague & aussi indéterminé que le mot général de forme ou de qualité. Mais quand on vient à considérer la diversité prodigieuse des actions spontanées, &

que l'on fait réflexion que toutes ces actions dans leur diversité , sont néanmoins tres-propres à vne fin générale , qui est toujours le bien & la conservation de l'animal , & qu'elles vont à cette fin dans toutes les circonstances particulières , par les voyes les plus courtes , & les plus assurées qu'on sçauroit imaginer : Certainement il n'y a machine au monde qui puisse nous satisfaire.

CXII.
Est préférable à l'opinion de la machine.

Mais si nous reconnoissons vne fois qu'il y a vne ame dans les animaux qui apperçoive les objets, qui les distingue, & qui par la veüe & le sentiment soit déterminée à agir ; nous n'avons plus nulle peine à comprendre comment se font toutes ces diverses

actions , puisque l'exemple de ce que nous experimentons en nous -mêmes nous instruit suffisamment , & nous convaincant que ces mouvemens se peuvent faire dans les Bestes, comme ils se font en nous , par la direction d'un principe , qui connoît , & qui distingue les objets. Ainsi , à ne considérer ces deux manières d'expliquer la nature des animaux , que comme deux hypotheses , dont l'une suppose une ame , & l'autre de certaines dispositions de la machine qu'on ne sçauroit d'ailleurs déterminer ; je ne croi pas qu'on puisse raisonnablement contester que celle qui suppose des ames , ne soit sans comparaison la plus naturelle.

CXIII.
*Cette doctrine des
 Formes
 n'est pas
 une pure
 hypothese.*

Mais d'ailleurs, j'ai fait voir positivement qu'il n'y a disposition imaginable de machine, qui fuffise à nous faire concevoir comme quoi les Bestes peuvent sentir & appercevoir, comme elles sentent & apperçoivent ; & que par consequent il faut necessairement reconnoître quelque chose outre toutes ces dispositions de parties & de ressorts que nous connoissons : Ainsi , il ne reste plus après cela aucune vrai-semblance à l'hypothese des machines ; & le sentiment qui reconnoît les ames , ne doit plus passer pour vne simple hypothese , mais pour la pure verité.

CXIV.
*Objection
 renouvelée*

Il me reste encore à résoudre vne difficulté qu'on pourroit

roit faire, suivant ce qui a été *que Dieu*
déjà proposé au §. 20. & aux *peut fai-*
suivans, pour faire voir qu'ab-
re. ...
solumment des machines sont
capables de tous les mouve-
mens que nous remarquons
dans les Bestes. Car enfin,
Dieu ne peut-il pas faire vne
machine avec cette industrie,
que ressemblant parfaitement
à vn animal, elle en imite les
actions? En ce cas, nous pren-
drions cette machine pour
vn animal; nous n'y pour-
rions remarquer aucune dif-
ference qui la fit distinguer
des autres Bestes: & quoi
qu'il en soit, de ce que nous
venons de dire des connois-
sances & des perceptions sen-
sibles, qui se trouvent en
nous; nous ne pouvons nul-
lement sçavoir si en effet les

K

Bestes ont de semblables connoissances : nous n'avons jamais penetré dans l'interieur de leur ame ; & tout ce que nous sçavons d'elles , est ce que nous voyons au dehors, qu'en de certaines circonstances, elles font de certains mouvemens. Or la raison qui nous a obligé de reconnoistre vne ame dans les Bestes, n'est pas tirée de ce que nous voyons en elles, ces fortes de mouvemens considérez simplement comme des mouvemens ; mais c'est que nous considérons ces mouvemens comme procedans de la détermination des connoissances sensibles , qui certainement ne peuvent pas être sans ame. Mais dans ce cas, où nous supposerions que Dieu

eust fait vne machine toute semblable à vne Beste, tous les mouvemens s'y trouveroient ; ils seroient produits sans aucune connoissance, & sans aucun sentiment ; nous ne trouverions aucune difference dans cette machine qui nous la fit distinguer des animaux ; en vn mot, nous la prendrions pour vn veritable animal. Pourquoi donc ne dirons-nous pas qu'en effet tous les animaux sont des machines ? Quelle raison nous oblige à croire que leurs mouvemens se fassent avec connoissance ? Et puisqu'on peut se passer d'un principe connoissant, pourquoi prend-on plaisir à s'embarasser l'esprit, en admettant sans necessité vne chose aussi diffi-

K ij

le à concevoir, qu'est vne ame materielle capable de connoissance & de sentiment ?

CXV.
Vne machine qui
imite en
tous ses
mouvements
les actions
des ani-
maux.

Je ne pense pas qu'on puisse m'opposer rien de plus fort après ce que j'ai dit, pour l'éclaircissement des autres difficultez. Voilà pourquoi je dois faire mon possible pour répondre à cette dernière objection, & j'espere aussi d'y satisfaire pleinement. On convient assez, que voir, entendre, & généralement sentir, emporte essentiellement quelque sorte de connoissance : nos Philosophes nouveaux en tombent d'accord ; ils sont les premiers à nous faire remarquer que le sentiment est vne espece de connoissance ; & c'est pour cela que ne voulant point accor-

der aux Bestes aucune connoissance , ils ne veulent pas aussi qu'elles aient aucun sentiment. Nous convenons encore que les connoissances, de quelque nature qu'elles soient , ne peuvent absolument provenir d'aucune machine imaginable. Ainsi, si nous supposons vne fois que les Bestes sentent, & qu'elles connoissent , il n'y a plus sujet de douter ; & sans difficulté nous devons dire absolument que Dieu ne sçauroit faire vne machine qui fasse ce que font les Bestes , comme nous disons hardiment, sans crainte de trop limiter la puissance de Dieu, qu'il ne sçauroit faire vne machine qui fasse ce que font les hommes , parce qu'il n'y a figure

K iij

222 *De la connoissance*

au monde, ni situation de parties, ni ressorts imaginables, qui puissent produire des connoissances & des sentimens. Que si nous avons égard aux seuls mouvemens, considérez simplement en eux-mêmes comme des mouvemens ; alors nous ne pouvons pas douter que Dieu ne puisse faire des machines qui fassent tous ces mouvemens, avec toute cette variété qui se trouve dans les circonstances particulières. Et certainement, ce seroit avoir vne idée bien petite de la puissance de Dieu, que de la limiter de la sorte, & de croire qu'il n'est pas vn assez industrieux ouvrier pour faire vne machine, qui ne differe que comme du plus & du moins

d'une infinité de machines, que les hommes sont capables de faire. Toute la difficulté consiste donc à sçavoir, si en effet Dieu ne l'a pas ainsi pratiqué, & si les corps que nous voyons, & que nous avons pris jusques - ici pour des animaux, ne sont que de pures machines, qui ne méritent le nom d'animal que par l'établissement de l'usage, qui fait que nous appellons animal les machines automates qui sont faites par l'industrie de la nature, & non pas par l'artifice des hommes.

Sur cela je trouve des raisons non seulement plausibles, mais convaincantes, qui prouvent incontestablement, que Dieu n'en a pas usé en effet de la sorte, &

CXVI.
*Que Dieu
ne l'a pas
fait.*

K iiiij

224 *De la connoissance*

qu'à moins que d'avoüer que Dieu nous peut tromper, il faut dire que ce ne sont point là de pures machines naturelles, mais que ce sont de veritables animaux, qui ont des connoissances & des sentimens. Il y a vne infinité de choses qui ne sont point absolument au - dela de la puissance de Dieu, & que néanmoins nous jugeons impossibles, ayant égard à sa sagesse. N'est-il pas vrai qu'un Ange peut prendre toutes les apparences d'un homme, & converser en cet état familièrement avec nous ? Si un le peut, trente le peuvent aussi : il n'y a donc pas de repugnance que tous ceux qui ont vescu parmi nous, & que nous avons pris pour des hommes,

ne soient des Angés qui se sont déguisez ? Qui doute que Dieu, absolument parlant, ne puisse faire que tout ce que je prens pour le Ciel & pour les Etoiles, ne soit qu'une pure illusion ? Et cependant pourrois-je me persuader serieusement, que peut-être il n'y a que moi d'homme au monde qui ait un corps, & que tout le reste sont des phantômes ? Ce soupçon ne scauroit venir dans l'esprit d'un homme raisonnable ; & il n'y auroit pas moins de folie de revoquer en doute l'existence réelle du monde visible, que de nier la verité des premiers principes. Vous avez beau dire que les sens sont trompeurs ; qu'il peut y avoir absolument de

K v

l'illusion dans les apparences des objets ; que nous pouvons nous imaginer des choses qui ne sont point : tout ce que vous me sçauriez dire sur ce sujet ne sera pas capable de m'ébranler le moins du monde. Je serai toujours persuadé qu'il y a des hommes, & des Étoiles ; & vous me feriez aussi-tost douter de ma propre existence, que de celle d'un Soleil, ou d'un Monde. La persuasion secrète & intime dans laquelle nous naissons, que Dieu n'agit que tres-conformément à vne sagesse infinie, ne nous laisse pas la liberté de douter que ce qui nous paroist un monde, avec vne suite si constante, & si conforme à elle-mê-

me, ne soit effectivement vn monde.

J'en dis autant à l'égard des animaux. Car lors qu'un Jongleur nous fait voir des marionnettes qui marchent, qui parlent, & qui font des actions semblables aux nôtres ; nous ne doutons point qu'il ne nous trompe ; parce qu'à voir toutes ces actions exterieures, nous sommes d'abord naturellement portez à juger qu'elles se font là de la même manière qu'elles se font en nous-mêmes ; & qu'ainsi ce que nous voyons sont de petits hommes. Or faire ainsi ce qui nous peut porter naturellement à juger que des marionnettes sont des hommes, c'est nous tromper. De même, à considérer les

CXVII.

*Dieu nous
tromperoit,
si les Bestes
n'étoient
que de pu-
res machi-
nes.*

K vj

Bestes, & leurs actions si semblables aux nôtres, nous jugeons d'abord qu'elles se font dans les Bestes comme en nous-mêmes, avec connoissance & avec sentiment: Ainsi, si toutes ces Bestes n'étoient que de pures machines, que pourrions-nous dire de celui qui nous les présenteroit, & qui les feroit jouer devant nous comme des marionnettes? La bienfiance & le respect avec lequel nous devons parler de Dieu, ne nous permet pas de nous arrêter long - temps sur cette pensée: mais certainement il semble que ceux qui nous parlent ainsi de machines, nous en proposent l'auteur comme le plus habile de tous les Jongleurs; puis qu'après

tout, il n'y a personne qui ne s'apperçoive aisément de la tromperie de ces petits tours de passe-passe de nos charlatans; au lieu que tous les hommes du monde, en considérant de près les organes des sens, & les actions qui se remarquent dans les Bestes, ne sçauroient y trouver aucune difference, ni reconnoître en quoi pourroit consister la tromperie. Il est vrai qu'à la veüe de toutes ces actions des Bestes, nous sommes aussi quelquefois portez à leur donner de la raison & de la liberté; mais cela ne peut pas faire grande impression sur nos esprits, parce que, pour peu de réflexion que nous fassions à considérer que les Bestes agissent toujours

vniformement dans de certaines circonstances, nous jugeons d'abord qu'elles agissent sans l'usage du libre arbitre, & par consequent sans raison. Mais quelque soin que nous prenions de les considérer, nous ne pouvons jamais rien découvrir qui nous fasse reconnoître que leurs actions se font autrement que celles des nôtres, qui se font par le moyen des connoissances purement sensibles, sans aucune perception intellectuelle; & voilà la nécessité qui nous oblige à reconnoître des ames materielles. Quelque difficulté qu'il puisse y avoir à former vne idée claire & distincte de la nature de ces ames, nous ne devons pas hesiter là-dessus,

puisque nous sommes persuadés qu'en vne infinité de rencontres, il nous faut reconnoître des choses, que nous ne pouvons d'ailleurs nous représenter clairement. La divisibilité à l'infini, l'incommensurabilité des lignes, la nature des asymptotes, l'union de l'ame spirituelle & du corps, sont assurément des choses qui passent la plus part des hommes : nous avons bien de la peine à concevoir tout cela ; & néanmoins nous sommes certains que cela est. Ainsi, après que nous avons fait voir la nécessité absolüe, qui nous oblige de reconnoître quelque chose qui ne soit pas vn corps, & qui soit l'ame & le principe des operations & des sen-

timens des Bestes , il ne sert de rien de nous alleguer la difficulté que nous pourrions avoir de comprendre la nature & l'idée de cette ame & de ce principe.

CXVIII.
*Réflexion
 sur l'indu-
 strie de
 l'ouvrier
 qui a fait
 les machi-
 nes des ani-
 maux.*

Il ne me reste plus qu'à faire quelque réflexion sur la Sagesse infinie , & incompréhensible de Dieu , qui se fait voir dans vn ouvrage aussi admirable qu'est la formation des animaux. De quelque biais que l'on considère la manière dont ils agissent , certainement on ne peut qu'estre ravi d'admiration , en voyant qu'un petit corps puisse être composé de tant de parties différentes ; que ces parties ayent vn si grand rapport les vnes avec les autres , pour se nourrir , & pour croistre ; que tous ces

petits corps soient portez d'une si forte inclination à se conserver, & à se multiplier; qu'ils puissent appercevoir, & être émeûs si diversement à la presence des objets; en vn mot, qu'ils fassent toutes leurs actions avec la même conduite que s'ils avoient de la raison: tout cela est prodigieux, de quelque manière qu'il se fasse. Que ce soit vn Automate qui se remuë par ressorts sans aucune connoissance; l'industrie de l'ouvrier qui aura sceû faire vne machine si parfaite, en fera infinie; que ce soit vne ame qui gouverne cette machine, & qui ayant des connoissances & des sentimens, en fasse mouvoir toutes les parties à propos, suivant le besoin des

circonstances ; la puissance de Dieu n'en sera pas moins admirable, puis qu'outre tant de ressorts qui composent cette machine , & qui en disposent tous les membres à faire les mouvemens qui leur sont propres , il aura trouvé le moyen de faire vne ame, qui toute materielle qu'elle est, a la faculté de connoître, & d'appercevoir les objets ; qu'il aura pû joindre cette ame avec cette machine d'un lien si intime & si indissoluble, que de ces deux parties, je veux dire du corps & de l'ame , il se fait vne substance vnique & indivisible ; enfin, qu'il aura pû remplir toute la terre d'une infinité de diverses sortes d'animaux, qui sont d'une part si

semblables à nous , & si approchans de nôtre nature ; & d'une autre part si dissemblables , & si infiniment au dessous de nous. Je ne voi rien de plus admirable , & qui nous fasse connoître plus sensiblement , combien grande doit être l'industrie de l'ouvrier , qui a pû faire ainsi ces choses ; & en même temps combien prodigieuse est la stupidité de ces personnes , qui ne conçoivent point que des machines si merveilleuses ne peuvent jamais avoir été faites que par le soin de quelque souveraine intelligence.

Ces gens-là n'ont qu'à *interroger les Bestes* , & à les considérer ; en les voyant si belles & si admirables , ils concevront clairement ce qu'el-

Interrogatio mea , intentio mea , (i. consideratio) & res-

*ponſio eo-
rum. ſpecies
eorum. i.
pulcritu-
do. Aug.
10. Conf.
c. 6.*

les leur répondront en ſe montrant elles-mêmes : *C'eſt Dieu qui nous a faites ; & il n'eſt pas poſſible que nous ſoyons de nous-mêmes, ni que le hazard nous ait fait naiſtre.*

CXIX.
*Conclusion
de ce Diſ-
cours.*

Reconnoiſſons donc cette ſouveraine Puiffance ; & puis que nous ne pouvons pas ignorer ce que les Brutes mêmes ſemblent nous dire ſi hautement, que c'eſt Dieu qui nous a faits ; nous devons auſſi lui rendre nos reſpects & nos hommages, le reconnoître comme nôtre ſouverain Seigneur, nous confeſſer ſes eſclaves & ſes créatures, nous ſoumettre à ſes volontez, vivre dans l'obſervation de ſes Loix, & attendre de lui la recompence qu'il ne ſçauroit refuſer

à ceux qui le servent de tout leur cœur. C'est à quoi doit aboutir toute nôtre Philosophie ; & sans cela, la considération de la Nature est vaine & inutile.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à S. Germain en Laye le 7. Mars 1672. signées **LE NORMANT**, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à Sebastien Mabre-Cramoisy, Imprimeur de Sa Majesté, & Directeur de l'Imprimerie Royale du Louvre, d'imprimer vn Livre intitulé, *Discours de la Connoissance des Bestes*, par le P. **PARDIES**, & ce durant le temps & espace de dix années : Avec défenses à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles soient, d'imprimer, ou faire imprimer le-dit Livre, sur les peines portées par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre des Imprimeurs & Libraires de Paris l'onzième Mars 1672.

Permission du R. P. Provincial.

JE souffigné Provincial de la Compagnie de JESUS, en la Province de France, permets au P. Ignace Gaston Pardies, Religieux de la mesme Compagnie, de faire imprimer vn Traitté qu'il a fait *de la Connoissance des Bestes*, & qui a esté approuvé de trois Theologiens de nostre Compagnie. Fait à Paris le 15. Décembre 1671.

JEAN PINETTE.



